

RAMONU SANUSI

1

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY

Mama Tutù  
et  
Cris Nègres

(Contes et Poèmes)

**Ramonu Sanusi**

**Mama Tutù**

**et**

**Cris Nègres**

*(Contes et poèmes)*

© Ramonu Sanusi

Mama Tutù

et

Cris Nègres

*(Contes et poèmes)*

*Première Edition 2003*

ISBN: 978-978-48729-5-9

Graduke Publishers 2010  
13b Water Reservoir Road,  
Orita Bashorun, Box 14287,  
Ibadan, Nigeria.

*Printed by:*

Bash-Moses Printing Company  
P. O. Box 2028, Dugbe,  
Ibadan, Oyo State, Nigeria.

Droits de reproduction réservés pour tous les pays.

*À ma mère,  
À qui je dois la sagesse yoruba*

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY

## Avant-propos

Le mont Asabari se trouve en pays Yoruba. C'est un mont fabuleux et encore respecté de nos jours en raison de son importance historique. Le lecteur apprendra certainement plus à propos de ce mont à travers les récits de Grand-mère Tutu et de son fidèle compagnon, son petit fils Ade, qui joue auprès d'elle le rôle de secrétaire. De même, le lecteur découvrira la merveilleuse vie que menait la vieille Tutu.

Ce récit englobe plusieurs autres sous forme de contes, d'anecdotes et de proverbes émanant d'une sage et brave femme, qui se bat pour immortaliser son savoir avant de rejoindre ses aïeux.

Grand-mère Tutu persuade Ade de tout écrire ; celui-ci manquera des occasions de jeux et de réjouissance avec ses amis; mais il apprécie le service qu'il rend à cette femme abattue par l'âge et qui compte ses pas vers la tombe.

C'est l'occasion pour le petit Ade d'apprendre le passé de son peuple, bien qu'il arrive des moments où sa naïveté l'empêche de comprendre certaines choses; mais la vieille Tutu ne désespère pas et prend tout son temps pour lui expliquer certaines histoires avec force détails.

Finalement, Tani et Remi, les deux sœurs d'Ade, restent fidèles à la promesse faite à la vieille Tutu, elles apprennent à lire et à écrire pour dire les contes de cette vieille femme aux écoliers et aux enfants du village. Quant à Ade, il tente d'écrire ces contes mais aboutit à quelque chose d'autre que ses sœurs, à présent instruites, appellent des poèmes. Ade ne se décourage pas et se dit qu'après tout, ces écrits sont aussi des paroles sages qu'il a apprises de sa Grand-mère Tutu...

## Une guerre longtemps annoncée Ne tue jamais le paralytique qui est sage...

Il y a longtemps, m'a-t-on appris, Asabari, ce mont vénéré par ses habitants, abrita des milliers de gens en temps de guerre et d'invasion.

Assise sur un *àpóti* qui lui fut légué par sa mère, ma grand-mère Tutu, la mère de ma mère, toussa, de cette longue toux qui la caractérisait, et cracha une substance rougeâtre comme l'argile des marigots, avant de commencer ses récits.

- Cher petit-fils Ade, ma voix est vieille et cassante, je le sais ; mais cette voix, je veux que tu la mettes sur papier dès aujourd'hui, au moment-même où je te parle. Quand je ne serai plus sur cette terre, c'est-à-dire quand je ne serai plus des vôtres, puisque je dois rejoindre mes ancêtres un jour, tu la transmettras à ta propre génération et à celle de tes enfants.

C'est en ces mots que commença Grand-mère Tutu en me parlant comme si elle était déjà prête à quitter ce monde. Tout coi dans son

lit de bambou où je m'étais étalé comme un serpent opérant sa mue, j'écoutais ma *vieille mère*<sup>2</sup>, la mère de ma mère, avec intérêt, et je prenais des notes comme un sage petit écolier.

- Du temps de mes aïeux, Asabari, la montagne que tu vois là, nous assurait une grande protection. Je m'en souviens aussi nettement que si c'était hier, alors que je n'étais encore qu'une fillette à l'époque dont il est question, commença-t-elle.

Elle tourna le regard vers la petite fenêtre et montra du doigt le Mont Asabari. Ce mont, ajouta-t-elle, est mystérieux, très mystérieux même. Je dodelinais de la tête comme un bébé sur le dos de sa mère, j'ouvrais grand les oreilles comme un lièvre apeuré et je fixais mes yeux de hibou sur le visage de ma grand-mère en l'écoutant. Grand-mère me paraissait forte, en dépit de ses cheveux couleur cendre et de sa peau ridée comme celle d'un *caïman-mère*.

- Vous les jeunes d'aujourd'hui, vous ne pouvez croire ce que je dis à propos de cette montagne. Ade, toi mon petit-fils, tu refuses déjà, à ton âge et à cause de l'éducation reçue des Blancs, de boire l'*àgbo*<sup>3</sup>. Tu me dis que cela contient des microbes. Cet *àgbo* a fait survivre ta mère lorsqu'elle a accouché de toi. Et moi que tu vois aujourd'hui devant toi, si je suis encore si forte, c'est grâce à cet *àgbo* qui te répugne. Ah oui, l'éducation venue de l'au-delà des mers, celle des Blancs, vous a véritablement transformés, vous les enfants d'aujourd'hui. Vous considérez comme des fables les histoires de notre génération et celles de nos aïeux, histoires que l'on vous raconte aujourd'hui.

Moi, j'écoutais cette voix tremblante mais rassurante et j'admirais surtout cette force d'articulation de ma grand-mère qui, malgré mon âge, me traitait encore comme un bébé. A cet instant-là, une idée me

traversa l'esprit, tel un éclair : un jour je serai brisé de vieillesse comme grand- mère Tutu.

- Le mont Asabari en ce temps-là, comme je le disais tout à l'heure, était très important pour nous. Elle nous faisait prévenir, par des génies, qu'il se préparait des invasions étrangères. Ces génies, cachés le jour, se promenaient la nuit de case en case. Et comme nous croyions tous aux génies à l'époque, nous leur laissions toujours une partie du repas du soir. — *Àmàlà*<sup>4</sup> avec de la sauce d'*Ewédù*<sup>5</sup>, *Iyán*<sup>6</sup> avec de la sauce d'*Egúnsí*<sup>7</sup> ou *Èbà*<sup>8</sup> avec de la sauce d'*Ilá*<sup>9</sup>, sur la natte avec un canari d'eau, une calebasse d'*emu*<sup>10</sup> et des noix de kola et de *Orógbó*<sup>11</sup>, en signe de reconnaissance pour leurs bienfaits.

Quand les génies descendaient, ils riaient bien après avoir mangé et croqué des noix de kola et de *Orógbó* que nous leur avions laissées. Ils nous bénissaient ensuite et rentraient avant le lever du jour dans cette montagne sacrée. Ils nous laissaient d'importants messages mais ces messages nous étaient transmis sous forme de rêves.

En ce temps-là nous prenions très au sérieux nos rêves car *Babalánwo*<sup>12</sup> nous les interprétait et le chef du village Asabari demandait à ses *Alukoros*<sup>13</sup> de propager les nouvelles d'une invasion transmise par rêve à toute la communauté. L'on ne badinait point avec parole du chef.

Ma grand-mère disait que Asa Bari n'était pas seulement un mont, lorsque j'intervins et lui coupai la parole après avoir désigné Asabari, cette fois-ci le village et non le mont. Je croyais qu'elle confondait deux choses qui, selon moi, étaient tout à fait différentes.

- Toute notre existence était gouvernée par Asabari, dit-elle. Alors, un jour *Báàlè*<sup>14</sup> Adekambi rassembla toute la communauté dans sa

cour et proposa de nommer le peuple et le village, et même les soldats, du nom de Asabari. Vu l'importance de ce mont et surtout la protection qu'il nous assurait, tout le peuple applaudit et accepta d'adopter à l'unanimité, la proposition du chef.

Grand-mère brisa une noix de kola, en croqua la moitié et posa l'autre moitié sur la natte. C'est à ce moment-là que je compris pourquoi Grand-mère Tutu avait des dents colorées de rouge. Je compris aussi, sans qu'elle me le dise, pourquoi son crachat était toujours rougeâtre. La kola produit ce liquide couleur de sang qui, mélangé à sa salive, finissait par transformer ses dents de telle façon qu'elles perdaient leur blancheur naturelle. Peut-être que je faisais de la science naturelle en l'expliquant ainsi. Pour me rassurer et peut être aussi parce que la curiosité me poussait à le faire, je demandai subitement à grand-mère:

- Pourquoi la kola rend-elle tes dents rouges?

- La kola vieillit toujours dans la bouche du vieillard, me dit-elle.

Je ne comprenais rien à tout cela. Au lieu de me taire et de prétendre avoir saisi son message, comme faisaient certains camarades de ma classe, je criais que je ne comprenais pas du tout ce qu'elle venait de dire. Elle se mettait encore à tousser et moi, je finissais par chercher des explications que je ne trouvais pas entre ces quintes de toux intermittentes de Grand-mère Tutu. Elle se redressa doucement et commença à m'expliquer l'adage en ces mots.

- La parole sage vient de la bouche du vieillard. Cette couleur rouge de mes dents, incarne la sagesse et de nombreuses paroles sages que j'ai accumulées au fil des années, et qui me furent transmises par mes parents et les parents de mes parents avant ces

derniers.

- Asabari avait de grandes cavernes, continua-t-elle, après avoir minutieusement expliqué les origines d'Asabari. Tout le monde courait s'y réfugier lorsque les ennemis apparaissaient dans le village, qui était aussitôt déserté. C'est grâce à Asabari que nous avons pu garder nos cultures intactes, nos *Ère*<sup>15</sup>, nos croyances, nos traditions et cette voix que je te transmets aujourd'hui.

Le jour était beau, le ciel serein, le soleil brillait de toutes ses forces et moi, tout en écoutant la vieille Tutu, je regardais également les hirondelles qui volaient aux alentours. Quoique ces petits oiseaux fussent noirs, je les aimais, contrairement à beaucoup de gens de mon village qui détestaient ces créatures sous prétexte que les oiseaux noirs étaient lugubres et appartenaient à des sorcières mangeuses d'hommes. Je vis des margouillats aussi qui avaient fait de la case de ma grand-mère leur abri, ils s'y déplaçaient avec aisance comme s'ils étaient les propriétaires des lieux. Je me levai pour leur faire quitter cette case, mais grand-mère m'interdit de les chasser.

- Ils ont une âme comme toi, ils sont les génies de ma famille, m'affirma-t-elle. Ces margouillats sont des fétiches protecteurs contre les dangers. Laisse-les tranquilles, et écris ce que je te dis avant que je ne sois fatiguée.

A vrai dire, je ne savais rien de tout cela auparavant ; serait-ce que j'étais ignorant de ma culture? Peut être bien que je l'étais, car mes amis avaient sur le ventre des dessins de tortues, de serpents et même de vautours. Je voyais cela au marigot quand nous nous déshabillions pour nager. Moi, je ne portais aucun de ces dessins sur le ventre et la curiosité ne m'avait jamais poussé à demander à

Grand-mère Tutu la raison de ces tatouages sur le ventre rebondi de mes amis.

Je m'esclaffai donc comme pour me moquer de Grand-mère, de ce qu'elle venait de dire à propos de ces margouillats, mais elle ne se fâcha même pas car, pour elle, l'école des Blancs m'avait dénaturé à tel point que je ne pouvais comprendre ces choses-là. Je finis par apprendre tout seul que ces tatouages de tortues, serpents et vautours ornant le ventre de mes amis étaient sans aucun doute les âmes protectrices de leurs familles.

Je me remis alors à l'ouvrage, courbé sur la feuille de papier, et Grand-mère reprit ses paroles aimables. Elle aimait vraiment parler de plusieurs choses à la fois ; elle avait aussi le goût de la minutie, penchant que nous partagions. Peut-être les gens oublient-ils beaucoup quand ils sont abattus par l'âge car ils répètent toujours ce qu'ils ont déjà dit. Nani, Busi, et Ninu, les amies de Grand-mère, me semblaient pareilles car lorsque Grand-mère m'envoyait chez elles chercher du tabac, elles me demandaient de saluer cette dernière de leur part, et elles le redisaient mille fois. Ou alors le faisaient-elles parce qu'elles me considéraient comme un enfant et que, selon elles, l'enfant ne songe qu'à jouer et ce faisant, oublie tout lui aussi ? Moi je ne connais pas la réponse à cette question et peut être ne saurai-je jamais dire pourquoi, puisque par respect je me suis toujours abstenu de poser des questions.

J'aimais beaucoup les jeux de cache-cache avec mes amis Bayo, Ronke, Buky, Tobi et Tolu, mais parfois, je passais trop de temps avec ma *vieille-mère*, lui donnant un coup de main pour telle ou telle chose. Mais quand je me souvenais qu'il était temps d'aller jouer avec mes amis, je devenais quelque fois impatient et nerveux,

surtout quand *vieille-mère* Tutu recevait ses amies qui passaient trop de temps à parler avec elle de leur enfance. Moi, je devais rester à côté d'elles comme un serviteur pour toujours aider à faire quelque chose s'il en était ; il m'arrivait même de rester debout comme une sentinelle pour veiller à ce que les moutons ne viennent pas manger nos ignames ou les poules picorer notre mil. Tout cela était pénible, mais je ne me plaignais pas du tout et je ne reprochais rien à cette vieille qui guida mes premiers pas.

- Ces contes que tu vas entendre aujourd'hui sont nombreux et encore vivants en moi comme les oeufs du caméléon dans son ventre. Ils sont si nombreux, répéta-t-elle, que je vais t'en dire certains maintenant, à l'heure même où je te parle. A la prochaine lune, je continuerai de t'en dire, si je ne suis pas trop fatiguée et n'ai pas trop de visites. Cela tombe bien, c'est le mois où la lune montre son joli visage. En effet la lune reste visible trente jours avant de retourner se cacher dans les nuages, ajouta-t-elle.

J'aurais voulu faire remarquer à grand-mère qu'elle me l'avait déjà dit, mais comme chez les gens de mon peuple, on ne dit jamais que la bouche du vieillard sent mauvais, je me tus en l'écoutant se répéter maintes fois. Je ne voulais pas qu'elle pense que je lui manquais de respect.

Sa voix jaillit avec force. Cette voix, je la ressentis en moi et me souvins soudainement de mes premiers balbutiements en Yoruba, langue que Grand-mère Tutu m'apprenait quand j'étais encore enfant. Si Grand-mère m'a appris à parler, pourquoi la parole n'est-elle donc pas reconnue de tous comme « une parole-femme » ? Pourquoi le silence est-il toujours imposé à la femme ? J'ai horreur d'entendre de telles choses, surtout venant des hommes de mon vaste village

qui assignent la parole à l'homme. Je reprouve vraiment cette façon de penser car ce n'est pas mon père, qui m'a appris à parler. Le silence n'est pas femme et la femme n'est pas silence. J'ai toujours été à côté de ma Grand-mère Tutu. J'ai grandi aux côtés de ma mère Sifa, de mes soeurs qui me faisaient passer de mains en mains, lorsque j'étais encore bébé et plus tard, devenu l'écolier que j'étais en ces temps bénis. N'est-ce pas vrai que les enfants de ma génération ont été bercés comme moi et ont appris à parler grâce à leur mère ou à leur grand-mère ?

- Seguin, je t'entends dire: « Et les papas que faisaient-ils? »

- Tu dois le savoir plus que moi Seguin...

- Et pourquoi?

- Parce que ton père, le mari de tante Lara, la jeune soeur de la mère Tutu, n'est jamais à la maison pour t'apprendre un dixième des choses que vieille Tutu nous apprend. Mais puisque tu me poses la question de savoir ce que faisaient les papas, je dirais que... euh, euh...

- Ils allaient je ne sais exactement où, peut être boire ou jouer de l'*Ay*<sup>16</sup> avec leurs collègues sous les *irókò*<sup>17</sup> du village tout en ricanant comme des hyènes et en se faisant servir de l'*emu* par d'autres femmes.

- Combien de gens ont-ils appris alors à parler grâce à leur père toujours absent? Je dis bien combien? Dites le-moi alors si vous le savez. Mais revenons à la parole que Grand-mère, la vieille mère Tutu, la mère de ma mère, m'a apprise et aux récits de cette mère géniale dont je crois encore percevoir l'écho de la voix, car ses récits sont inégalables.

A un moment donné, je me retournai et demandai à Grand-mère

les raisons pour lesquelles c'était toujours moi qui jouais le rôle de secrétaire.

- Pourquoi est-ce que c'est moi qui écris toujours? dis-je

- Parce que tu vas à l'école où le Blanc vous enseigne à parler sa langue et à l'écrire aussi.

- C'est tout, vieille mère ? demandai-je poliment.

- Non ce n'est pas tout mon petit fils. Sais-tu que mes aïeux et les aïeux de mes aïeux eux aussi ont toujours dit que si l'enfant lave proprement ses mains, il mangera avec les plus vieilles et les plus vieux?

- Et pourquoi ? lui demandai-je avec la même politesse

- Parce que dans ma culture, dit-elle, nous avons beaucoup de respect pour les personnes âgées. Les vieilles et les vieux parlent entre eux et les enfants parlent entre eux. Mais si l'enfant est respectueux des vieilles personnes comme tu l'es, l'on se dit donc que cet enfant deviendra encore un jour un vieil homme ou une vieille femme ayant besoin de sagesse et l'on l'invite à partager, d'ores et déjà, cette sagesse que nous détenons déjà. Cet adage de notre peuple est cité pour enseigner à nos enfants les meilleures vertus qui soient.

Après tant de digressions et de répétitions qui gonflaient toujours le discours de grand-mère, les contes à proprement dits commençaient. Grand-mère les entamait toujours avec ces mots que nous autres reprenions comme un refrain...

*Àlò oo<sup>18</sup>*

*Àlò ooooo<sup>19</sup>*

*Àlò oo*

*Àlò ooo*

*Àlò tí mo pa tí tí...<sup>20</sup>*

- Mon histoire s'appelle: Le chasseur Bolo, les serpents et l'herbe de vie

Il était une fois, un chasseur appelé Bolo, qui ne tuait que des serpents, en particulier de très gros. Ce chasseur était très réputé pour en avoir tué un grand nombre. Admiré pour son courage, il était souvent invité par les chefs des villages aux alentours du Mont Asabari. Bref, sa renommée commandait le respect.

C'était un mois de chaleur, moment où le soleil brillait fort ; il brûlait comme le feu de brousse et voyait tous les serpents sortir de leur cachette pour muer comme les autres reptiles de la brousse. C'était, à vrai dire, la saison où sortaient les serpents de toutes les couleurs et de toutes les dimensions. Certains étaient marron, d'autres noir foncé, verts, bleu brillant ; en tout cas on en trouvait de toutes sortes. On pouvait donc en voir d'aussi gros que des caïmans des rivières calabari et d'aussi longs que le bâton des Foulbés, bergers de Saboguéri. Bolo, le chasseur, tuait facilement ces serpents et sa réputation se répandait dans toute la contrée.

Les serpents, qui se voyaient décroître en nombre à cause de la mort prématurée que leur infligeait Bolo le chasseur, se regroupèrent. Ils tinrent une réunion et décidèrent d'aller trouver Mbako, génie de la forêt et protecteur contre la mort.

- Nous voici menacés par Bolo le chasseur, commença le roi des serpents.

- Oui, oui, réprirent en chœur les autres serpents. Qu'allons-nous faire ? demandèrent-ils ensemble à leur roi.

- Merci, bonne question! Nous allons tout de suite voir Mbako pour qu'il nous aide.

Le génie Mbako était l'ange gardien de tous les animaux de la forêt. Il avait la capacité de changer le jour en nuit et la nuit en jour. Doté d'une puissance surnaturelle, son pouvoir de réveiller les morts était incontestable : en effet, il ramenait facilement à la vie, soit en un clin d'oeil, tout animal auquel le chasseur Bolo avait ôté la vie. Bref, il était le dieu des animaux, des reptiles et de toute la forêt.

- Mbako, nous sommes venus te voir! Nous avons besoin de ton aide, dirent en chœur les serpents.

- Pour quel problème venez-vous me voir ? demanda Mbako

- Nous voulons que tu nous protèges! Notre nombre décroît car Bolo tue les nôtres nuit et jour.

- Puisque je suis le génie protecteur de la forêt et des animaux, je promets de le faire.

Mbako accepta donc d'aider les serpents après avoir écouté leur histoire. Il leur remit sur le champ une petite herbe et leur dit où ils pouvaient la trouver dans la forêt. Cette herbe s'appelait l'herbe de vie. Il suffisait que les serpents cherchent et déposent cette herbe sur leurs frères attaqués par Bolo le chasseur, pour que ceux-ci reprennent vie et continuent leur route comme s'il ne s'était rien passé.

Bolo le chasseur, qui avait l'habitude d'assembler les serpents qu'il anéantissait, ne savait rien de ce secret. Il continuait de tuer les serpents qu'il rassemblait dans un coin de la forêt. Puis, une fois qu'il finissait de faire sa chasse aux serpents, il allait récolter des fruits de baobab pour sa femme.

Un jour, après avoir cueilli ces fruits, il revint chercher les serpents, mais à sa grande surprise, il n'en trouva pas un seul là où

il les avait gardés. Les serpents qui étaient venus aux alentours ayant vu leurs frères anéantis par Bolo, étaient allés rapidement chercher l'herbe de vie qu'ils avaient fait passer sur tous les serpents morts et ceux-ci, ayant repris vie aussitôt, avaient disparu avant que le chasseur Bolo ne revienne.

Bolo, qui n'avait rien compris à ce qui s'était passé, crut que, certainement un autre chasseur qui le suivait sans qu'il le sache, avait ramassé les serpents qu'il avait tués. Il se lança dans un monologue comme pour exprimer sa colère :

- Tous les jours appartiennent au voleur mais un seul jour appartient au propriétaire. Le jour viendra où je vais arrêter celui qui vole mes serpents.

Un jour où il avait tué beaucoup de serpents, Bolo les entassa dans un coin de la forêt comme d'habitude et alla se cacher non loin de là. De sa cachette, et dans un grand silence, il observait tout pour voir ce qui allait se passer.

Après un court moment, il arriva d'autres serpents qui virent leurs frères tués et allèrent comme d'habitude chercher l'herbe de vie qu'ils déposèrent sur tous les morts. Ceux-ci retrouvèrent la vie et disparurent avec leurs frères qui venaient de les ressusciter. Bolo le chasseur, qui avait tout vu, ne dit rien ; il venait de découvrir ainsi le secret des serpents. Bolo rentra au village et informa tous les autres chasseurs et les habitants du village rassemblés chez le chef du village.

- Ma bouche ne peut pas dire tout ce que mes yeux ont vu. Je vous apporte cette herbe magique qui ressuscite les serpents, affirma Bolo.

- Merci beaucoup Bolo, dit le chef du village, et tous les villageois

le saluèrent avec joie.

C'est depuis ce jour-là que les chasseurs emportent toujours les serpents qu'ils tuent. Tous les villageois du Mont Asabari connurent le secret des serpents grâce à Bolo le chasseur, et depuis, ils racontent toujours cette histoire à leurs enfants.

*"Idi àlò mi rée ooo"*<sup>21</sup> dit grand-mère, pour marquer la fin de son conte que j'avais écouté dans le ravissement le plus total.

Aussitôt que Grand-mère eut fini de nous raconter cette histoire, elle se leva, saisit sa canne et marcha courbée sur ce troisième pied. Elle revint un instant après avec une bouteille de miel et me demanda de l'ouvrir. Ce n'est pas que Grand-mère me donnait une préférence parce que j'étais un garçon, en me demandant de faire certaines choses, non! Pour elle, tous les enfants, filles comme garçons, étaient des enfants et c'était tout. J'ouvris la bouteille et vieille-mère Tutu nous fit goûter à tour de rôle, mes soeurs Tani, Remi et moi, ce miel sauvage auquel étaient mélangés d'autres éléments ressemblant à des brindilles. Seule Grand-mère savait pourquoi ces brindilles se trouvaient dans ce miel.

Après cette cérémonie, Grand-mère nous conduisit à son champ de manioc situé au coeur de la forêt et, à peine arrivés, sans même prendre de repos après notre longue marche, nous nous mîmes à travailler. Moi, je plaignais surtout Grand-mère à cause de son grand âge, car je ne la croyais pas capable d'avoir autant d'énergie pour faire tout ce que nous autres, jeunes, faisons en transpirant. Nous travaillions à en perdre haleine! Que c'était agréable de se retrouver avec vieille-mère Tutu dans ce vaste champ. Elle chantait en s'activant et moi je dansais quelques fois en cadence, comme si ses chansons me donnaient une force, une énergie qu'on ne trouvait que

chez les lutteurs du village Asabari, ceux-là qui luttent pour obtenir une femme en mariage par exemple.

Après plusieurs heures de travail, Grand-mère Tutu nous demanda de prendre du repos comme le faisaient les autres paysans qui, après avoir labouré leurs champs, s'assèrent pour boire soit de l'eau soit de l'*emu*. A peine nous étions-nous assis mes soeurs et moi, que Grand-mère Tutu vint nous rejoindre sous l'arbre où nous nous reposions. Je ne peux dire exactement l'heure à laquelle elle vint nous rejoindre, puisque en ce temps là, je m'en souviens encore, *vieille mère* Tutu regardait toujours la position du soleil pour dire l'heure et ses estimations du temps étaient toujours précises. C'était un don qu'elle avait reçu de ses ancêtres, me semble-t-il, car un jour, elle m'avait dit que ses grands-parents lui avaient tout appris de la vie.

Des tourterelles au cou noir chantaient par intermittences ; on voyait également, par moments, des singes qui marchaient à la queue leu leu. Grand-mère nous disait que ces oiseaux qui chantaient et ces singes qui se déplaçaient ensemble informaient les gens de l'heure par leurs actes. Tout cela m'amusait et j'écoutais avidement Grand-mère qui affirmait que tout ce qui existe sur terre avait sa raison d'être. *Olódìmarè*<sup>22</sup> les ayant créés pour un but : êtres humains, génies, animaux, insectes et herbes.

Que ces temps-là étaient doux et beaux ! Tout était naturel, les gens prenaient ce dont ils avaient besoin dans la brousse, se nourrissaient d'écorces sauvages et se soignaient par les herbes et les feuilles. A vrai dire, moi, je ne savais pas tout ceci, c'était Grand-mère qui le disait et m'apprenait toutes ces choses. Grand-mère voulait sans doute faire de mes soeurs Tani, Remi et moi, une autre

elle-même. Elle vieillissait de jour en jour et nous enseignait tout comme ses grands-parents l'avaient enseignée. Serait-ce pour perpétuer sa sagesse et celles de ses ancêtres? Peut-être, mais je crois qu'en faisant cela, elle immortalisait ses grands-parents et s'immortalisait aussi, tout en nous préparant à prendre la relève un jour. Ce qui était vraiment sage et dépourvu d'égoïsme.

Bien avant la tombée du jour, Grand-mère nous conduisit dans un coin de son champ et nous montra quelques herbes ; celles-ci ressemblaient aux brindilles que j'avais vues dans le miel qu'elle nous avait fait boire avant de nous rendre son champ. Je me hâtai pour les arracher mais elle me l'interdit. J'étais vraiment ignorant de beaucoup de choses mais Grand-mère me dit :

- Ces herbes que tu vois là sont des plantes médicinales. Elles guérissent des morsures de serpent. Vous les enfants, vous ne savez pas la différence entre tambour et amour.

- Qu'est-ce que cela veut-il dire encore *vieille-mère* ? demandai-je.

- Je parle en proverbes, me répondit elle. Le tambour résonne mais l'amour raisonne.

- Mais quel rapport avec l'herbe ? demandai-je encore.

- C'est parce que vous les enfants, vous ne savez pas faire la différence entre les herbes. Pour vous, toutes les herbes sont pareilles, alors qu'il n'en est rien. Certaines ne sont pas bonnes car elles empêchent le manioc, le mil ou l'igname de grandir. C'est celles là que l'on arrache dans les champs ; mais d'autres comme celles-ci sont bonnes car elles soignent. Il y a beaucoup d'herbes qui guérissent les maladies, comme celle que tu voulais couper tout à l'heure.

- Aah, je comprends maintenant grand-mère, merci pour ta

sagesse.

Lorsqu'elle avait prononcé ces mots, il me vint à l'esprit, comme un éclair, le conte du chasseur Bolo, les serpents et l'herbe de vie, histoire qu'elle nous avait racontée ce matin.

Après que l'on nous eut montré cette herbe et son secret, je compris à partir de ce jour comme le disait Grand-mère Tutu, que tout ce qui était sur terre avait sa raison d'être. Elle nous demanda ensuite de rentrer au village, mais je voulus que Grand-mère m'apprenne d'autres choses à l'instant même. Hélas, il était vraiment temps de partir et Grand-mère insista pour que nous nous mettions en route.

Comme je vivais avec Grand-mère, mère de ma mère, je l'aidais à faire sa cuisine. Elle décidait toujours de ce qu'on devait manger et ensuite moi, j'allumais le feu après avoir entassé du bois mort au milieu de trois gros cailloux qui lui servaient de foyer. Grand-mère fit rapidement la cuisine et nous mangeâmes tous. Elle jeta un coup d'oeil sur mon ventre pour s'assurer qu'il était plein et comme ce dernier se bombait toujours comme celui d'une grenouille après un bon repas, elle sut vite que j'avais suffisamment mangé et ne dit rien. Sinon elle m'aurait demandé de manger davantage.

Il y avait un clair de lune splendide et Grand-mère proposa de nous dire un autre conte devant sa case où nous étions tous assis en tailleur. Sans qu'elle me le demande cette fois-ci, je saisis ma plume et mon cahier, et j'étais content de jouer ce rôle, un rôle dont les secrétaires particuliers ont le secret. Grand-mère me paraissait un peu fatiguée car elle ne parlait pas autant qu'elle l'avait fait le matin, cependant, elle entama son habituelle introduction mélodieuse.

*À l'ò oo*

Àlò oooo

Àlò tí mo gbò gbò gbò...<sup>23</sup>

Àlò oo

- Mon histoire s'appelle: « Le canari de la richesse ». Il y a très longtemps, vivaient dans le Mont Asabari deux amis intimes qui ne se quittaient presque jamais. On aurait dit des frères jumeaux. L'un était fermier tandis que l'autre était oisif car il n'aimait rien faire du tout et vivait aux dépens de son ami.

A sa mort, le père du fermier lui avait remis un pouvoir qu'il gardait comme un trésor. Le fermier, qui se nommait Ade, devait, selon les conseils que lui avait donnés son père avant de mourir, chercher un canari noir dans lequel il déposerait ce pouvoir. Il devait ensuite mettre dans ce canari un papayer qu'il planterait dans son champ.

L'ami oisif s'appelait Usman; celui-ci n'aidait même pas Ade dans les travaux champêtres, mais puisque Ade était très gentil, il ne se plaignait jamais et le nourrissait toujours des récoltes de son champ.

Un jour vint où Ade se mit à penser au pouvoir que lui avait remis son feu père et se demanda où il pouvait trouver un canari noir. Un canari noir en ce temps-là était aussi rare que les larmes d'un chien, or il avait absolument besoin d'un canari noir pour planter le papayer selon les conseils de son père. Ade chercha un canari noir en vain. Lassé par cette quête infructueuse, il s'assit, le menton dans la main, devant sa case, lorsque Usman, arriva.

- Ade, tu as l'air triste! Qu'est-ce qui ne va pas? demanda Usman.

- Je suis fatigué. je me repose et prends de l'air.

- Ade, tu ne me dis pas la vérité, je suis ton ami intime et je te

connais bien. Au fait, je te considère comme un frère de même mère, si toi tu ne le sais pas. Dis-moi donc ce qui te tient à coeur.

- C'est un secret, mais je vais te le dire quand même, puisque tu es mon meilleur ami. Je cherche un canari noir...

Se retrouvant devant une situation de désespoir, Ade ne pouvait plus garder son secret et le confia donc à son ami Usman. Aussitôt qu'il finit de narrer son histoire, son ami et confident lui avoua comme dans un rêve qu'il avait un canari noir que sa maman lui avait donné avant sa mort.

Ade était fou de joie et dit à son ami Usman qu'il lui donnerait un talisman qu'il porterait au cou s'il acceptait de lui remettre le canari noir.

- Voici le talisman que je te donne en guise de reconnaissance. Il ne peut être volé par personne, car une fois que tu le porteras, personne ne pourra l'enlever de ton cou. Pas même Togunde le grand sorcier d'Asabari, à moins qu'il ne te coupe le cou. Ce talisman est un véritable porte-bonheur, termina Ade en le tendant à son ami.

- Merci, Ade! Voilà pourquoi je disais tout à l'heure que nous étions des frères et non des amis.

Usman fut très content et courut chez lui chercher le canari noir qu'il remit à Ade en échange du talisman. Ade, sans plus tarder, alla dans son champ, avec le papayer, le canari noir et le pouvoir que lui avait remis son père. Il creusa un grand trou au milieu de son champ et enterra le canari noir, le papayer et le pouvoir. Deux années plus tard, Ade devint le plus grand fermier et l'homme le plus prospère de la région ; Dans le village, on ne parlait que de sa richesse.

Ade n'oublia pas cependant son ami Usman. Usman jouissait d'autant de faveurs de son ami Ade. Comme il est dans la nature

humaine d'être jaloux et ingrat envers son voisin et surtout envers son bienfaiteur, Usman n'était jamais satisfait de tout des largesses de son ami.

Un jour, Usman, alla trouver le chef du village, se prosterna pour le saluer et calomnier son ami Ade.

- Mes respects chef, je suis ici pour vous voir...

- J'espère que ce n'est pas pour un problème très sérieux, dit le chef.

- C'est pour un problème très, très sérieux même...

- Aah bon, je t'écoute...

- Mon ami Ade a pris mon canari noir de force.

- Aah bon! Qu'on aille me le chercher maintenant, dit le chef à deux de ses sujets après l'avoir ainsi écouté,

Sitôt dit, le chef du village envoya chercher Ade pour rendre justice. Arrivé chez le chef, celui-ci lui apprit que son ami Usman voulait le canari, qu'il lui avait pris de force, deux ans plus tôt..

- Chef des chefs, je vous salue! Que votre couronne reste sur votre tête pendant longtemps et que vos sandales restent à vos pieds pendant longtemps aussi. Que votre règne dure...

- Merci, merci, répondit le chef...

Après cette longue cérémonie et suite aux hommages rendus au chef, le chef dit à Ade qu'il n'avait qu'une seule parole :

- Rends à ton ami son canari noir... mot du chef!

Ade avait beau crier et supplier son ami devant le chef, Usmane refusa de l'écouter et insista pour que lui soit restitué son canari coûte que coûte.

Ade prit son temps et expliqua au chef que le canari dont parlait son ami était celui qui garantissait sa richesse: mais le chef fit la

sourde oreille. N'ayant aucune autre solution, Ade alla dans son champ, coupa le papayer et déterra le canari de son ami qu'il apporta au chef du village. Une fois chez le chef, il dévoila qu'il avait donné à son ami Usman un talisman en échange du canari et qu'il aimerait aussi ravoir son talisman sur le champ. Poursuivant son conte, grand-mère nous rappela que ce talisman ne pouvait être enlevé du cou d'Usman à moins qu'on ne le coupât.

Le chef remit donc un coupe-coupe à Ade aussitôt que l'on redonna le canari d'Usman au chef. Celui-ci devrait couper le cou de son ami Usman avant d'enlever le talisman. Usman se mit à hurler de toutes ses forces comme un chimpanzé atteint par un coup de fusil, et comme Ade était très bon, il pardonna à Usman. Depuis ce jour, Ousmane devint l'esclave de son ami Ade comme l'avait commandé le chef du village. Cette histoire nous apprend qu'il ne faut pas envier les gens car, comme le dit un proverbe de chez nous, les cinq doigts de la main ne sont pas égaux, termina la vieille mère Tutu, en chantant de nouveau sa formule de clôture: "*Ídi àlò mi rèè ooo.*"

Après qu'elle eut fini de nous conter cette histoire, Grand-mère Tutu bâilla en ouvrant grandement sa bouche comme le font les caïmans torturés par la faim. Ce ne devait pourtant pas être le cas de la vieille Tutu qui avait un appétit d'oiseau. Elle me paraissait plutôt fatiguée car elle allait vers sa case d'un pas titubant et je compris qu'il était temps d'aller nous coucher. Je me hâtai d'allumer sa lampe à huile comme j'avais coutume de le faire. Elle s'abattit d'un coup sur son lit de bambou et nous remercia, mes soeurs Tani, Remi et moi, de l'aide que nous lui avons apportée dans son champ durant toute la journée, puis elle ne dit plus mot.

Je compris qu'elle s'était immédiatement endormie car elle ne répondit même pas à une de mes questions. Je me retrouvai par terre, à même le sol, avec mes soeurs et j'entendis ma *vieille-mère* ronfler comme un chat avant que je ne sois moi-même emporté je ne sais où dans mon sommeil. Grand-mère me disait toujours que quand on dormait la nuit on voyageait dans l'inconnu, et moi je la croyais car je faisais des rêves où je me retrouvais dans un endroit étranger avec des gens inconnus. Ma soeur Tani lui raconta un jour un rêve pareil à ceux que j'avais eus et Grand-mère nous révéla que nos aïeux nous avaient transportés avec eux pour nous montrer où ils habitaient avec les amis qu'ils s'étaient faits après avoir quitté notre monde.

Le jour s'annonça par les cōcoricos des coqs et le roucoulement des pigeons comme d'habitude. Grand-mère se leva la première et vint nous réveiller après avoir invoqué les mânes de nos ancêtres pour une nouvelle journée qui la retrouvait vivante. Elle nous servit de la bouillie de sorgho et nous conduisit à la rivière, elle devant et nous autres derrière elle, telle une cane suivie de ses petits. Arrivés à destination, nous nous mîmes à laver les vêtements de vieille mère Tutu dans cette rivière qui me parut un peu étrange. Je grelottais de peur devant cette rivière mais je lavais quand même les habits de Grand-mère car j'aimais toujours lui rendre ce service à la maison et non à la rivière.

De retour à la maison, la vieille mère Tutu nous conta l'histoire du diable de la rivière. Je commençai à trembler comme si je me retrouvais une fois encore devant cette étendue d'eau qui m'avait paru tout à fait étrange ce matin, mais je prenais néanmoins goût à ce récit. Grand mère avait remarqué que je tremblais ; elle vint vers moi et me serra dans ses bras où je me blottis comme le ferait un

petit oiseau sous les ailes de sa mère pour se protéger du froid matinal.

Les récits de Grand-mère semblaient toujours encadrer les activités de la journée; elle avait retrouvé, me semblait-il, l'énergie perdue, la nuit dernière. Elle parlait avec vivacité de tout et de rien mais suivait quand même le fil de l'histoire qu'elle nous racontait. Parfois, elle murmurait quelque chose; je me demande ce qu'elle disait, mais elle seule le savait.

Je n'oubliais quand même pas de prendre des notes; j'écrivais et quand Grand-mère s'éloignait du récit proprement dit, je m'arrêtais car je ne voulais pas mêler ses bavardages aux récits. Grand-mère commença, comme elle l'avait toujours fait, avec ces phrases mélodieuses qui n'étaient pourtant pas des incantations à ce que je sache. Je connaissais très bien Grand-mère car elle ne me cachait rien ; elle prononçait des incantations après avoir mangé du *Orógbó* cependant je ne l'avais jamais vu manger de *Orógbó* avant ses récits. Elle me disait qu'elle mangeait du *Orógbó* pour que sa voix soit mûre et prophétique. Elle me dit que dans le monde où nous vivions, il y avait les forces du mal et celles du bien. Elle m'affirma qu'après avoir mangé du *Orógbó*, elle pouvait bénir les gens de bon aloi et arrêter le mauvais sort que jetaient les gens de mauvais aloi à ceux-là qui sont bons et qui, souvent, sont sans protection.

De nouveau, Grand-mère se préparait à entonner sa mélodie habituelle pour commencer un autre conte quand, soudain, un brouhaha se fit entendre. Elle marqua une pause et me demanda d'aller voir ce qui se passait. A peine sorti, je vis un homme qui se roulait par terre comme un cheval; sa femme était tout près de lui et disait en vociférant qu'elle ne l'aimait plus. J'entendis d'autres hommes lui reprocher de vouloir se tuer à cause d'une femme. Je

rentra dans la case de la vieille Tutu et lui racontai ce que j'avais vu et entendu. Elle sortit sans tarder -puisque les choses ne se passaient pas très loin de notre cour- afin de voir l'homme que la foule appelait Angulu. Selon les récits de sa femme Abike, Angulu était très paresseux et attendait tout d'elle. Lassée, sa femme avait décidé de cesser tout commerce charnel avec lui puisque, apparemment, c'est tout ce qu'il savait faire. Pour Angulu, c'était la plus grave des punitions car c'était un homme d'une grande sensualité qui ne se souciait guère du nombre d'enfants qu'ils engendrait chaque année.

Grand-mère dit à Abike, la femme d'Angulu, qu'elle avait pris une bonne décision en le chassant et surtout en se refusant à lui, pour ne pas avoir un quinzième enfant. Angulu était tout couvert de honte après s'être rendu compte que les femmes, qui s'étaient réunies, se moquaient de lui. Il disparut comme un bossu et c'est ainsi que Abike fut débarrassée, à compter de ce jour-là, d'un mari paresseux.

Après cette scène, je suivis ma *vieille mère* Tutu vers sa case en riant et à peine assise, *vieille mère* entama son introduction mélodieuse.

Àlò ooo

Àlò ooooo

Àlò tí mo gbò tíí...<sup>24</sup>

Àlò oooo

- Mon conte, cette fois-ci, s'appelle: « Le diable de la rivière ». Il était une fois un démon qui vivait dans une très grande rivière près du village Matalari et qui se transformait souvent en une belle femme pour capturer ses victimes, exactement comme des poissons.

*Chaque soir, sachant que les gens revenaient du marché après avoir vendu leurs récoltes, ce diable sortait de la rivière. Personne*

*ne savait à ce moment-là que cette rivière était hantée par un esprit maléfique capable de se métamorphoser en une irrésistible fée. Nul homme ne pouvait résister à son charme, pas même le mari le plus fidèle de la terre. La plupart des victimes de ce démon étaient des hommes, comme pour se venger d'une injustice. Ces derniers, comme vous le savez, quelle que soit leur fidélité à leurs femmes, n'arrivent pas à résister à la tentation devant une belle femme, ajouta vieille-mère.*

Le diable se tenait toujours assis près de la rivière avec un colis bien visible. Dès qu'il voyait un homme venir, il s'empressait d'user de ses pouvoirs surnaturels afin de prendre l'apparence d'une femme, une femme si belle que son charme attirait des hommes comme la langue du caméléon attire les insectes, les déchets, et les mouches.

Elle parlait très poliment à ces messieurs qui, déjà affaiblis par la beauté de cette femme-diable, ne parvenaient jamais à lui refuser quoi que ce soit. Souvent, elle procédait de cette façon avec ses victimes :

- Jeune homme, peux-tu m'aider à traverser cette rivière ? disait elle.

- Mais pourquoi pas, belle femme ? répondait toujours le concerné.

Plusieurs hommes étaient ainsi tombés dans son piège et avaient perdu la vie au beau milieu de la rivière. En effet, chaque fois qu'un homme aidait cette belle femme, arrivés au beau milieu de la rivière, elle redevenait un diable géant et emportait sa victime avec elle. Ceci dura des semaines, des mois et des années sans que personne ne s'en rende compte.

Un jour, Saburi le chasseur qui, en rêve, avait appris les histoires

de ce diable qui se transformait en une belle femme, décida d'aller le soir auprès de la rivière où celui-ci attendait toujours ses victimes. Ce jour-là, à sa grande déception, la belle femme attendit comme d'habitude sans que ne se présente une potentielle victime. Néanmoins, lorsqu'elle s'apprêtait à partir, arriva Saburi le chasseur. La belle femme-démon se mit à se réjouir secrètement, ne sachant pas que c'était là la fin de son histoire. Saburi et la belle femme eurent une longue discussion, mais après un petit désaccord, Saburi obéit aux instructions de la femme. Voici comment se passèrent les choses :

- Jeune homme, aurais-tu l'obligeance de m'aider à traverser cette rivière ?

- Mais oui, pourquoi pas, belle femme ? Cependant, je le ferais à une condition. - Une condition? Laquelle ?

- La condition est la suivante : je traverse d'abord la rivière avec ton colis, ensuite je reviens te chercher.

- Non, c'est impossible.

La fée refusa cette proposition parce que tous ses pouvoirs étaient dissimulés dans le colis. Comme Saburi campait ferme sur sa position, elle finit par céder, pensant qu'avec le peu de pouvoirs qu'elle détenait en elle, elle pouvait accomplir un miracle. Dommage pour elle ! Une fois au milieu de la rivière, elle ne put se livrer à aucun tour de magie. Voilà comment Saburi le chasseur l'emporta plutôt chez lui et en fit sa femme. C'est depuis ce temps-là que personne n'entendit plus dire que des hommes mouraient dans la rivière près du village Matalari.

"*Idi àlò mi rée ooo.*" Comme d'habitude cette phrase clôtura le conte de la vieille Tutu.

Aussitôt que Grand-mère eut fini cette histoire, elle entama une autre. Ce fut le récit du voleur rusé, suivi peu après par celui des femmes stériles. Je ne me souvenais même plus s'il s'agissait de la seconde lune, en revanche, ce qui était restait inscrit dans ma mémoire, c'était que Grand-mère m'ait dit que la durée de vie de la lune était de trente jours. Tout me semblait passer si rapidement que je ne savais plus si les jours et les nuits étaient différents, Grand-mère nous disant ces contes à tout moment. Mais en vérité, je savais que pendant le jour je n'allumais pas la lampe à huile de Grand-mère, et peut-être était-ce là, pour moi, la seule différence entre le jour et la nuit. En fait, le plus important pour moi était de pouvoir inscrire cette voix précieuse sur du papier avant que Grand-mère ne quitte cette terre. Elle nous l'avait toujours affirmé, mes soeurs et moi, elle rejoindrait un jour ses ancêtres. Cela nous était douloureux de l'entendre dire cela et nous nous mettions toujours à pleurer lorsqu'elle l'évoquait. Son seul bonheur, me disait elle, c'était que, comme je savais écrire, elle ne partirait pas avec ses connaissances et c'était la raison pour laquelle elle me sollicitait toujours. Mes soeurs étaient, pour leur part, ravies de voir ces écrits qu'elles ne pouvaient déchiffrer. En effet, à l'époque, elles n'avaient pas encore été scolarisées. Cependant, elles avaient fait le serment à Grand-mère d'apprendre à lire et à écrire comme moi un jour. Grand-mère en fut si heureuse, qu'elle leur fit don, sur le champ, de deux vaches et deux boeufs chacune, bêtes qu'elles devaient élever et vendre un jour pour payer leur scolarité.

Juste avant le début des autres récits de Grand-mère, je vis à travers la fenêtre, son palefrenier qui rôdait autour de la maison au lieu de nourrir les chevaux. Je me demandais ce qu'il cherchait

toujours aux mêmes endroits où je l'ai maintes fois vu traîner. A ce qu'il me semblait, il était allé voir les pièges qu'il avait tendus aux rats palmistes et aux agoutis lorsque je l'avais aperçu le sourire aux lèvres; Luku devait être son nom car c'était ainsi que l'appelait Grand-mère. Il était encore célibataire, mais il m'avait dit qu'il devait se marier un de ces jours à une femme de son village, femme que lui avait proposée sa mère.

- Ade, écoute-moi, je vais commencer un autre conte, souffla la vieille Tutu.

- Je suis prêt comme toujours et je t'écoute Grand-mère.

La mélodie qui éveillait toujours mon intérêt pour les récits de la mère de ma mère débuta et « j'ouvris grand » les oreilles, tel un lapin, pour bien écouter son histoire.

*Àlò oo*

*Àlò ooo*

*Àlò ti mo gbó gbó o...*

*Àlò oooo*

- **Mon conte s'intitule: « Le voleur rusé ».**

Dans les temps très anciens, vivait dans un village fulani<sup>25</sup> un redoutable voleur nommé Bari. Ce jeune homme était très rusé et se glissait dans les villages environnants pour voler des vaches, à tel point que le bruit de sa réputation se répandit dans toute la contrée fulani. Même les villages les plus éloignés avaient appris les méfaits de ce jeune larron.

Bari allait de village en village, de ferme en ferme et de quartier en quartier pour voler les vaches les plus grosses sans que personne ne puisse l'attraper. Toute fois qu'il le faisait, il changeait, la nuit entière, et ce, sans que personne ne le sache, le pelage des bêtes

volées. Il gardait dans un coin de sa case de petits pots dans lesquels il avait mélangé des substances et des racines de toute sorte, obtenant ainsi les couleurs qu'il désirait. Il composait ainsi, de manière chimique, des couleurs différentes de celles des vaches volées. Avec ces nouvelles peintures, dont il enduisait les bêtes volées durant la nuit, il parvenait facilement à changer leur couleur avant le lever du jour à l'insu de qui que ce soit. Il était un vrai professionnel dans son genre.

Le bétail de Bari grossissait et ce dernier devint le meilleur éleveur de toute la région. Bari devint aussi très riche, si riche qu'il décida d'épouser deux femmes le même jour. Au jour dit, même les génies des forêts et d'autres créatures surnaturelles s'étaient transformées en humains et avaient honoré de leur présence ce mariage.

Bari, bien que voleur, vivait tout heureux avec ses deux femmes quand un jour, la plus jeune et la plus aimée, lui posa une question.

- Cher mari, dis-moi ton secret.

- De quel secret parles-tu? répliqua Bari.

- Du secret de ta richesse.

Alima, la plus jeune de ses deux femmes, lui avait maintes fois posé cette question sans qu'il ne réponde. Quant à l'autre, moins aimée, elle ne songeait pas du tout à lui poser de questions, se contentant seulement du jour où son mari se souvenait d'elle pour partager sa couche le soir venu. Elle s'appelait Binta la courte. Alima ne se lassait jamais de poser la même question à son mari concernant le secret de sa richesse. Bari ne savait pas comment s'en sortir mais comme il aimait beaucoup Alima, il lui expliqua en détail comment il volait les animaux et changeait leur pelage durant la nuit. Celle-

ci, enfin satisfaite, promit de garder ce secret.

Or, comme le disent les Yoruba, la femme n'a pas de pomme d'Adam comme l'homme, où elle peut garder un secret. Il arriva un jour où Bari se querella avec sa jeune femme Alima. Celle-ci s'était fâchée, ignorant absolument la foule qui avait surgi dès qu'elle avait entendu des éclats de voix. Alima criait de toutes ses forces, expliquant que son mari Bari était responsable de la disparition des vaches de leur village et des villages voisins. Elle donna même des détails sur la façon dont il procédait.

Le village fut frappé d'ébahissement en apprenant le secret de Bari. Les gens, courroucés à la suite à cette révélation, se jetèrent sur Bari le larron. On le ligota et le conduisit chez le chef du village. Bari perdit toute sa richesse et ses deux femmes ; en châtement, il devint la risée de tous et fut banni de son village. Ce conte nous enseigne que le bien mal acquis ne profite jamais.

C'est ainsi que la vieille Tutu termina ce récit sans oublier la phrase qui boucle ses contes : *"Ídì àlò mi rẹẹ oo."*

Je me souviens que le jour où Grand-mère Tutu nous avait raconté l'histoire du voleur rusé, un enfant du nom de Jaguda fut aussi arrêté. Jaguda avait l'habitude de voler les oeufs d'une des poules de sa mère Anta. Ce larron et sa mère vivaient dans un endroit où venaient très souvent muer les serpents. Sa mère avait donc toujours pensé que ces reptiles gobaient les oeufs de sa poule, mais il vint un jour où Jaguda fut pris sur le fait par sa mère. Celle-ci ameuta tout le quartier qui vint à la rescousse et mit à nu ce petit larron qui, depuis ce jour, ne vola plus d'oeufs.

Alors, on en arriva à l'histoire des deux femmes stériles. Cette histoire fut précédée d'une mélodie comme les premiers récits de

Grand-mère Tutu.

*Àlò oo*

*Àlò ooo*

*Àlò ti mo gbó gbó gbó...*

*Àlò oooo*

- Je vais maintenant vous raconter l'histoire suivante : Les deux femmes stériles et la déesse des rivières. Jadis, deux femmes mariées à un même homme, vécurent ensemble pendant longtemps sans aucun enfant comme fruit de leur union.

Un jour, ces deux femmes, profitant de l'absence du mari, se mirent à discuter de ce qu'elles pourraient.

- Fali, que pouvons-nous faire face à notre situation ? demanda Fati.

- Je crois que la solution est simple, répliqua Fali.

- Et quelle est cette solution?

- Nous devons aller consulter une déesse.

Elles prenaient de l'âge de jour le jour et comptaient ainsi leurs pas vers la tombe avec détresse. Il est de coutume en pays yoruba que les enfants prennent en charge leurs parents quand ceux-ci vieillissent. Il y avait donc pour elles de quoi s'inquiéter. Elles voulaient des enfants coûte que coûte. La première, appelée Fati, était la plus gênée car la deuxième, nommée Fali, était encore jeune et s'inquiétait moins de sa situation que sa co-épouse.

Après deux lunes de discussion, ces deux femmes prirent la décision d'aller voir la déesse des rivières pour qu'elle leur donne un enfant. Lorsque Ali, leur mari, rentra de voyage, les deux femmes l'informèrent de leur décision. Celui-ci dit:

- Voilà bien des lunes que j'ai épousé ma première femme et que

je n'ai toujours pas eu d'enfants. J'ai pensé que le problème était à son niveau, ainsi je me suis marié avec une deuxième femme et le problème persiste toujours. D'ailleurs, je viens de consulter *Ifá*<sup>26</sup> qui m'a affirmé que le problème n'était pas mien, mais celui de mes femmes. Comme vous, il m'a demandé de voir la déesse des rivières car c'est la seule solution. Les deux femmes, après avoir écouté leur mari, devinrent folles de joie, surtout qu'elles avaient obtenu son consentement pour aller consulter la déesse des rivières. Cette déesse des eaux qu'on appelait *Iya Òlòòsà*<sup>27</sup> ne sortait qu'une fois par an. Sa sortie marquait souvent le nouvel an. Seuls les chasseurs, les charlatans, de même que les sorciers les plus redoutables de la terre, étaient invités aux festivités de la déesse des rivières et, il faut bien le dire, même ceux-là ne la voyaient jamais. Malgré tous leurs pouvoirs, ils se retrouvaient toujours en état d'infériorité devant cette déesse qui incarnait une force surnaturelle incomparable et incontestable. La déesse des rivières ne se laissait voir que lorsqu'elle le voulait bien.

Quiconque allait auprès des rivières où vivait cette déesse devait posséder un cœur de *kinihin*<sup>28</sup> et être aussi brave qu'elle, sinon il tombait évanoui à l'approche de son territoire.

Puisque ces deux femmes se trouvaient dans une situation désespérée, il fallait pour elles, rassembler tout leur courage et aller consulter la déesse des rivières. Cette visite se devait d'avoir lieu un vendredi à l'heure où tout le village dormait.

Les deux femmes firent alors des sacrifices, puis entreprirent leur long voyage à destination du territoire de la déesse des rivières. Fati et Fali, les deux femmes, avaient immolé un chat noir, un bélier blanc et un pigeon noir et blanc en sacrifice. Malgré cela, elles

marchaient le coeur gonflé et les pieds tremblants, mais finirent par arriver à bon port. Avec calme et respect, elles saluèrent la déesse qu'elles ne voyaient pas mais qui, elle, connaissait déjà le but de leur visite avant même qu'elles ne soient parvenues à destination.

La déesse dépêcha deux de ses sujets auprès des deux femmes pour les recevoir et leur délivrer le message qu'elle avait pour ces dernières.

- La déesse connaît déjà l'objet de votre visite ; elle vous demande de rentrer chez vous et de revenir dans trois jours, dirent-ils à ces deux femmes.

- Merci beaucoup, répliquèrent les deux femmes.

Fati et Fali étaient toutes contentes; elles promirent de repasser voir la déesse comme elle le leur avait recommandé.

Le jour de rencontre avec la déesse des rivières étant finalement arrivé, les deux femmes en informèrent encore leur mari. Celui-ci était très content. Les deux femmes se rendirent alors chez la déesse et restèrent assises pendant très longtemps sans que l'un de ses sujets ne vînt leur souhaiter la bienvenue. Les deux femmes étaient fatiguées d'attendre, cependant Fati n'avait pas perdu ni courage ni espoir. Fali, la deuxième femme d'Ali et la moins patiente, avait perdu tout espoir et pris la décision de retourner à la maison, laissant Fati, la première femme, seule chez la déesse des rivières.

- Moi, je ne crois pas que cette pauvre déesse, qu'on ne voit jamais d'ailleurs, puisse nous donner des enfants. Sinon qu'attend-elle depuis que nous sommes ici? fit-elle en se levant.

Fati, quant à elle, gardait le silence car elle avait foi en la puissance de la déesse. Fali se leva donc et prit aussitôt le chemin de la maison, mais Fati continua d'attendre. Aussitôt que Fali s'en

alla, les deux sujets de la déesse surgirent, portant chacun un bébé. Ils appelèrent les deux femmes pour remettre à chacune son enfant. Hélas, Fali l'impatiente était déjà partie ; c'est ainsi que les sujets de la déesse remirent les deux enfants à Fati ; ceux-ci n'avaient pas le droit de retourner un enfant déjà attribué à la déesse. C'est donc ainsi que Fati prit les enfants, qui se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. et rentra chez elle toute joyeuse.

Lorsque Fati parvint à la maison conjugale, Fali, son arrogante co-épouse, fut étonnée de la voir avec deux enfants à elle seule. Elle s'affola, tomba et se mit à pleurer à chaudes larmes. C'est depuis ce jour que Fati quitta son état de femme sans enfants, laissant Fali à jamais dans sa triste condition. *“Ídí àlò mí rèé ooo”*

J'avais tellement aimé ce récit ainsi que ceux qui les avait précédés, que je sautai au cou de Grand-mère. Il en était toujours ainsi quand j'étais content, et la vieille mère Tutu le savait bien. Je la remerciai pour ses contes et elle me supplia en retour de la laisser dormir un tout petit peu. Comme je n'étais encore qu'un enfant, je me mis à pleurer. Grand-mère Tutu me disait souvent que j'étais né le même jour qu'un de ses agneaux préférés, qu'elle appelait Bibo. Comme c'est curieux qu'en ces temps-là on mesurait l'âge des gens avec un événement quelconque. Peut-être est-ce la raison pour laquelle j'aimais Bibo autant que Grand-mère, car je lui donnais toujours à manger et m'amusais avec lui en gambadant comme pour imiter les sauts de cette attendrissante créature.

Seul le sommeil me séparait de Grand-mère Tutu et lui donnait sans doute du temps pour se reposer. Mon Dieu! Cette vieille mère Tutu était vraiment tenace; elle se leva peu de temps après qu'elle se fut endormie et vint me réveiller. Elle avait envie de me parler, et

moi je devais écrire encore je ne savais quoi. Je voyais le soleil disparaître par petites touches en même temps qu'apparaissait peu à peu la lune, comme si ces deux astres travaillaient de concert. Les chauves-souris tournaient dans tous les coins à la recherche de fruits tout en poussant de petits cris comme des rats des champs effrayés à la vue d'une vipère. J'entendis de très loin le hullement des hiboux qui sortaient de leur sommeil puisque le soir tombait déjà, et ils devaient aller à la chasse.

Grand-mère appela mes deux soeurs et remit à chacune d'elle une bague en or tout en leur demandant d'en prendre grand soin. Elle ne m'avait pas donné de bague et je ne lui avais rien demandé à ce propos car elle était fort sage et savait toujours ce qu'elle faisait.

Ensuite commença rapidement l'histoire de la bague magique. Je me rendis compte que les mots que vieille mère employait changeaient un peu mais elle m'avoua que ces mots signifiaient les mêmes choses et qu'elle avait simplement voulu varier la mélodie quand elle le faisait. Tout cela concourait à mon éducation et me semblait si doux à l'oreille, tout comme les belles chansons qu'entonnait la vieille Tutu quand on travaillait le jour dans son champ de manioc.

*Àlò oo*

*Àlò oooo*

*Àlò ti mo pa ti ti ti...*

*Àlò oooo*

- Maintenant je vais vous parler de la bague magique; c'est

d'ailleurs le titre de l'histoire que vous allez entendre..

Il y a très très longtemps, vivait dans le village de Tede, une femme aussi pauvre que la souris du désert. Sa misère était si grande qu'elle alla trouver un jour *Babaláwo* pour la faire sortir de cette condition.

- *Babaláwo* dit-elle, j'ai appris que tu es le seul féticheur sur terre qui puisse résoudre tout problème qu'aurait un individu. Je suis donc venue te voir parce que je sais très bien que tu peux me la trouver.

- Quel problème as-tu jeune femme ? demanda *Babaláwo*.

- Je suis pauvre, très malheureuse et j'aimerais que tu me donnes le bonheur par ton pouvoir, répondit-elle.

- Ceci n'est pas un problème ma fille, reprit *Babaláwo*. Je te donne cependant sept jours pour que tu ailles bien réfléchir sur ce que tu me demandes ; reviens me voir après cela.

Halima, la jeune femme, quitta *Babaláwo* et promit de le revoir quelle que soit la décision qu'elle prendrait.

En pays Yoruba, le chiffre sept (7) revêt une grande importance, tout comme le chiffre trois (3) non seulement pour toute personne, mais aussi pour les grands comme pour les petits féticheurs car ces nombres sont considérés comme sacrés.

Le septième jour arriva et Halima se rendit chez *Babaláwo* à la bouche puante. Elle le salua avec déférence et ce dernier répondit avec plaisir.

*Babaláwo* fit comprendre à Halima qu'elle allait devoir passer des examens, que ces examens porteraient sur lui-même *Babaláwo* et que c'est à la suite de cette série d'examens qu'il prononcerait un quelconque jugement et lui remettrait un cadeau.

- Halima, ce que je te donne comme examens est très simple,

poursuivit-il. Tu laveras d'abord ma bouche, puis tu couperas mes cheveux et, pour terminer, tu iras vider et nettoyer mon vase de nuit<sup>29</sup>. Es-tu prête à faire tout ceci ?

- Je suis prête *Babaláwo*, répondit Halima.

*Babaláwo* était un vieillard aux cheveux ébouriffés et touffus ; seule la sagesse savait combien de lunes il y avait eu depuis qu'il s'était coiffé pour la dernière fois. Sa bouche dégageait une odeur nauséabonde comparable à celle qu'exhale la gueule du caïman quand il baille. Les ongles de ses orteils étaient longs et affreux tels ceux des crocodiles des rivières Tilabari.

Vint la première épreuve! *Babaláwo* demanda à Halima de lui laver la bouche avec des écorces d'arbre. Comme nous l'avons dit, l'homme avait une horrible haleine, mais Halima s'exécuta comme si de rien n'était. Après cette rude épreuve, *Babaláwo* demanda à Halima de le coiffer. Coiffer cet homme avec une lame de rasoir n'était pas chose facile pour Halima mais, après mille efforts, elle y parvint.

La dernière épreuve, et la plus dure, était celle qui consistait nettoyer le vase de nuit de *Babaláwo*. Halima se trouva ainsi confrontée à une tâche très difficile, mais comme c'était la dernière épreuve, elle prit courage et alla jeter le contenu nauséabond du pot où s'était soulagé le vieillard. Elle le fit si bien que le vieillard lui-même s'en trouva très étonné et très content de Halima.

A la fin de toutes ces épreuves, *Babaláwo* lui dit :

- Ma fille, à partir d'aujourd'hui, tu ne souffriras plus. Voici une bague que je te remets comme cadeau. Cette bague est magique ; demande lui tout ce que tu voudras mais ne soit pas cupide, sinon elle te quittera. Au revoir et bonne chance.

- Merci, merci, merci ! fit Halima.

Elle quitta le vieillard après l'avoir remercié trois fois. Arrivée chez elle, elle était toute épuisée et affamée. Elle demanda à la bague magique un plat de riz chaud avec des *dodo*<sup>30</sup>. A peine avait-elle fini de parler qu'elle se retrouva devant un plat de riz chaud garni de viande et de *dòdò*. Elle mangea à satiété et alla se coucher.

Le lendemain, Halima, qui n'avait sur le dos qu'une robe en lambeaux, demanda à la bague magique de lui donner des habits. Elle obtint de nombreux et beaux vêtements et même des paires de chaussures qu'elle avait oublié de demander. Halima n'était pas cupide et n'usait que raisonnablement des pouvoirs de la bague. Le troisième jour, elle tomba malade et demanda à la bague de lui donner la santé, ce qui fut fait en un rien de temps. Halima demanda une belle maison à la bague et celle-ci lui fut accordée.

Halima était très heureuse de tous les cadeaux qu'elle avait obtenus de la bague. Elle menait une vie agréable et se montrait très gentille envers ses voisines. On parlait tellement de la gentillesse de Halima que le fils du roi du village décida de la prendre comme épouse. Ce fut un très grand mariage et, depuis, Halima vit heureuse avec son mari.

"*Ìdi àlò mi rée ooo*" L'histoire de Grand-mère Tutu fut bouclée comme d'habitude avec cette mélodie, comme si elle invoquait les mânes de ses ancêtres.

- Ade! dit Grand-mère, je me sens fatiguée depuis la lune d'hier car j'ai vu des gens vêtus de pagne blanc. Je sens que mon temps approche.

Je compris que Grand-mère devait bientôt quitter cette terre car ce n'était pas la première fois que j'entendais cette expression. Je

Je me mis à pleurer à chaudes larmes mais Grand-mère me dit de prendre lûtôt du coeur et de commencer à écrire le plus vite possible. Je me souvenais que les trois amies de la vieille Tutu lui avaient dit pareille chose avant leur mort. Elles appartenaient toutes à la même génération mais elles s'en étaient allées tour à tour, laissant Grand-mère Tutu derrière. Je me souviens d'avoir accompagné la « vieille ma vieille » à ces enterrements et aussi à leurs funérailles où, à chaque fois, celle-ci avait déposé des noix de kola sur la tombe et s'était arrosée de vin de palme.

Grand-mère commença ses récits, sans plus tarder, avec sa mélodie familière.

Àlò oo

Àlò oooo

Àlò tí mo gbó titi...

Àlò oooo

**- Mon histoire s'appelle: Le lion, le singe et la tortue**

Autrefois, le singe et la tortue étaient de bons amis. Ils jouissaient tous les deux de bonnes relations de voisinage dans la brousse, mangeaient ensemble, buvaient ensemble, jouaient ensemble et se promenaient ensemble.

On ne pouvait pas voir le singe sans voir la tortue ou voir la tortue sans voir le singe; seule la nuit les séparait et il arrivait même parfois que ces deux animaux les plus rusés des monts Asabari passent la nuit ensemble. Ils vivaient toujours ensemble comme la chair de l'escargot et sa coquille qui ne se quittent jamais.

Un jour, ces deux petits animaux décidèrent d'entreprendre

un long voyage dans un pays inconnu.

De très bonne heure, ils se retrouvèrent à un carrefour qui était le lieu de rencontre choisi par ces deux amis. Leur voyage commença avant que Kokoro le vieux coq du village Ode ne chantât.

Chemin faisant, le singe avait tellement faim que, lorsque les deux animaux arrivèrent dans un champ de bananes douces, le singe demanda à ce qu'ils marquent une halte. La tortue ne partageait pas du tout cette idée car, sinon elle, le propriétaire du champ pourrait les surprendre, ce qui aurait été grave pour eux. Le singe n'était pas convaincu par la sage parole de son amie et fit la sourde oreille. D'un coup, le singe sauta sur le bananier et se mit à dévorer les bananes. La tortue, quant à elle, avait refusé d'en faire autant, non pas parce qu'elle n'avait pas faim, mais par prudence.

- Ces bananes sont très bonnes, fit remarquer le singe.

- Tant pis, répliqua la tortue.

Aussitôt que le singe eut fini de manger les bananes, le propriétaire du champ arriva, tout furieux, comme s'il avait été prévenu.

- Qui a mangé mes bananes? Qui a mangé mes bananes? se mit à vociférer Sali, le propriétaire du champ.

Ijapa la tortue se tut, espérant que, Aya le singe, se déclarerait coupable mais celui-ci ne dit rien. Comme Sali se faisait de plus en plus menaçant, le singe prit peur et, tout à coup, dit à Sali que c'était son amie Ijapa, la tortue, qui avait mangé les bananes et que c'est la raison pour laquelle elle se cachait la tête et demeurait silencieuse. La tortue se taisait toujours et Sali, le propriétaire du champ, crut le singe. Il se saisit alors de la tortue et la battit à sang.

Ijapa, la tortue, traînant sa carapace sans mot dire, continua

son voyage avec son ami Aya, le singe. Arrivés en pleine forêt à la nuit tombante, ces deux animaux décidèrent de se rendre chez Kihinún, le lion et roi de la forêt, où ils se reposeraient avant de continuer leur périple le jour suivant. Tous les autres animaux de la forêt, étaient déjà réunis là, excepté la tortue et le singe qui, d'ailleurs, arrivèrent comme s'ils avaient été convoqués de toute urgence. C'était la période où le lion était gravement malade. Tous les guérisseurs de la forêt avaient tenté de guérir leur roi, mais leurs efforts étaient demeurés vains. Le lion grelottait, gémissait et il fallait trouver un remède avant qu'il ne soit trop tard. Aya, le singe, et Ijapa, la tortue, qui arrivaient tout juste, furent quand même bien reçus malgré la maladie du roi Kihinún. Après avoir bien mangé, la tortue demanda la permission de voir le roi, ce qui lui fut accordé sans tarder.

Devant le roi Kihinún, elle dit :

- Cher Roi, Roi des rois, je suis arrivée avec une solution pour sa Majesté, une solution à sa maladie.

- Je suis heureux d'apprendre que tu apportes un remède à ma maladie, répliqua le Roi lion.

La tortue dit au Roi lion qu'il aurait tout simplement besoin de boire le sang d'un singe fraîchement tué s'il désirait une guérison immédiate.

Le Roi Kihinún, le lion, ordonna qu'on cherche tout de suite un singe et comme la tortue Ijapa était allée chez Kihinún le lion, accompagnée de son ami Aya le singe, on saisit tout de suite le singe et on le tua malgré ses cris. Son sang récupéré dans unealebasse fut présenté au Roi lion qui le but et recouvra la santé sur le champ. C'est donc ainsi que la tortue se vengea et c'est depuis ces temps là

que le singe et la tortue ne s'aiment plus.

*'Idi àlò mi rèé oo''*

Grand-mère m'avoua qu'elle avait eu deux maris. Elle me dit que ma mère, enfant unique, naquit de son union avec son premier mari. Elle ne me parlait pas beaucoup de cet homme parce qu'elle l'avait perdu très tôt. Cependant elle m'apprit qu'il était un redoutable chasseur et qu'un jour, au cours de sa dernière partie de chasse, celle qui aboutit à sa mort, il tua un lion et lorsqu'il dépeçait l'animal, une lionne sortit d'un buisson où elle s'était dissimulée, lui sauta au cou, le tua et le dévora. Elle m'apprit qu'elle l'avait pleuré jusqu'à ce qu'elle rencontre, trois ans plus tard, son deuxième mari avec qui elle avait vécu très longtemps. Je n'avais donc pas connu ni le premier ni le deuxième mari de Grand-mère Tutu car le deuxième était également mort avant ma naissance.

La vieille Tutu, en revanche, me parlait souvent de son deuxième mari ; elle m'avait affirmé qu'il n'avait eu qu'elle comme femme et qu'il n'était pas comme ses amis d'Asabari qui eux comptaient quatre femmes et des enfants à la pelle. Elle m'apprit qu'elle n'avait pas eu d'enfants de lui, et qu'il ne s'était pas pour cette raison soucieux d'aller prendre une autre femme ou de la répudier. Elle me dit maintes fois qu'elle l'aimait beaucoup et qu'il fut un homme vaillant et sincère. Elle m'avait même avoué qu'il se souciait très peu des moqueries de ses amis qui disaient tout le temps que sa femme lui avait remis sa jupe et arraché sa culotte qu'elle portait, tandis que lui portait cette jupe, en parfait imbécile. Bien que je ne fusse encore qu'un enfant Grand-mère me parlait de leur amour et de leur vie. Peut être ces confidences étaient-elles une façon de me préparer à la vie d'adulte, mais moi, je m'intéressais plutôt à tout ce qu'elle me

racontait sur sa jeunesse, et sa vie avec son mari sans aucune analyse. J'étais encore trop jeune pour comprendre tout cela et surtout ces expériences dont elle aimait discuter avec moi comme si nous avions le même âge.

Le mari de Grand-mère Tutu ne m'avait donc pas connu mais comme ma mère portait déjà ma grossesse avant sa mort, il fut tout ravi de ce que la « vieille de ma vieille » ferait de mes soeurs et moi, ses enfants un jour.

Même lorsque j'étais encore dans le ventre de ma mère, il me bénissait déjà à en croire ce que la vieille Tutu m'avait raconté plus d'une fois en me berçant.

Avant que ne commencent d'autres contes, je sentis que la voix de Grand-mère Tutu s'étouffait peu à peu comme une lampe sans huile ; mais elle résistait toujours. Je savais pourquoi la « vieille de ma vieille » ne voulait pas nous quitter sans avoir fini ses récits. Je gardai toujours courage et j'écrivis sans trop me soucier de l'état de détresse dans lequel je me trouvais. Son habituelle mélodie disparaissait peu à peu car Grand-mère savait que je l'avais entendue maintes fois et que je ne pouvais plus l'oublier ; mais il me semblait qu'elle ne le répétait plus souvent parce qu'elle voulait sauvegarder un peu de son énergie et raconter rapidement ses histoires. Alors la mère de ma mère commença de nouveau...

- Cette histoire s'appelle: Le chasseur et le génie

Dans les temps très anciens, vivait dans un village appelé Oke-Ogun, un redoutable chasseur nommé Ogunmode. Il était très respecté et craint par les autres chasseurs du village parce qu'il tuait les animaux les plus gros et les plus féroces. Eléphants, buffles, lions, panthères, etc. Il vint un jour où Ogunmode se rendit à la chasse dans la forêt

des génies. Ce chasseur s'y était promené pendant des heures sans même trouver un rat.

Très fatigué, il prit place sous un arbre géant ; à peine s'était-il assis qu'il entendit de petits bruits ; Ogunmode comprit bien vite que l'arbre sous lequel il se tenait, était un *Igi polosè<sup>31</sup>*, propriété des génies.

- Qui est assis sous mon arbre, qui est assis sous mon arbre ? demanda le chef des génies.

- C'est moi, c'est moi, c'est moi, répondit Ogunmode.

Le chef des génies sortit de l'arbre et se tint devant Ogunmode le chasseur. Comme c'était un homme d'une grande bravoure, il n'éprouva pas la moindre peur. Le chef des génies engagea la conversation avec Ogunmode et demanda à ce dernier de lutter avec lui. La lutte commença aussitôt et dura très longtemps sans que ni le chef des génies ni Ogunmode ne prenne le dessus.

A la fin, ces deux êtres se promirent une amitié sincère et durable. Selon les termes de cette amitié qu'ils avaient scellée, le chef des génies de la forêt devait montrer au chasseur ses propres animaux. Le génie en avait une foule : buffles, lions, éléphants, tigres, gazelles, girafes, etc. Tous ces animaux étaient de différentes couleurs mais chose remarquable, ils arboraient tous une tache blanche sur le front. Même les biches et les lièvres portaient eux aussi cette marque.

Après la présentation de ses animaux à Ogunmode, le chef des génies le conduisit dans un autre endroit de la forêt où, selon les dires du chef des génies, il lui était permis de tuer n'importe lequel des animaux qu'il rencontrait. Leur amitié dura très longtemps et il n'y eut pas de jour où Ogunmode revint bredouille de la chasse.

Un jour, tous les chasseurs -y compris Ogunmode- allèrent

partout, même dans les forêts les plus reculées, sans trouver la moindre bête. Pas même une perdrix! Ogunmode se souvint tout à coup de son ami le génie et de ses bêtes sacrées. Il courut tout de suite vers lui. Le génie, en se liant d'amitié avec Ogunmode, lui avait révélé son secret car il lui avait fait totalement confiance.

Le secret du génie était le suivant : si Ogunmode lui coupait les cheveux qui tombaient par terre, ce dernier perdrait toute puissance et ne pourrait plus protéger ses animaux sacrés. Le grand jour vint où Ogunmode alla trouver le génie ; ce dernier dormait profondément entre les branches de l'arbre des génies qui lui servait d'abri. Ogunmode sortit très vite son couteau de sa gibecière et coupa d'un coup les cheveux du génie. Le génie perdit son pouvoir et Ogunmode tua tous les animaux du génie. Le génie s'enfuit. Ogunmode alla appeler hommes et femmes, grands comme petits, afin de transporter au village tous les animaux qu'il avait tués.

Le chef du village et tous les habitants étaient contents d'Ogunmode. Le chef lui donna sa fille en mariage et le nomma chef de tous les chasseurs de la région d'Oke-Ogun. Ogunmode vécut longtemps avec sa femme et ils eurent de très beaux enfants. "*Idi alo mi ree oo.*"

- Que *Olódimarè* ouvre les oreilles de toute personne à qui je parle pour qu'elle puisse m'écouter et faire de ma parole ce que la sagesse lui conseille...

Les récits de Grand-mère s'enchaînèrent et Tutu, la mère de ma mère, dit que l'humanité toute entière puiserait un jour de la sagesse dans ses histoires.

- Cette histoire s'intitule: La Princesse, le pêcheur et le poisson sacré

Il était une fois, un poisson sacré vivant dans une rivière appelée Ogun, dans un village yoru. Ce poisson recevait des habitants du village en sacrifice, chaque année, une jeune et belle fille ; en échange, le poisson leur donnait de l'eau. Si cette condition n'était pas remplie, le village souffrait d'une terrible pénurie d'eau. Cette cérémonie rituelle datait du temps des arrières grands-grands parents du roi Ladokun. L'eau était devenue si rare cette année là au moment de la fête des ignames, qu'il n'y eut plus d'autre solution que de remettre une belle fille, comme de coutume, à cette rivière où vivait le poisson sacré.

Les gens du village yoruba, las de cette pratique annuelle, décidèrent d'aller dans le village voisin chercher de l'eau. Chose pas du tout facile puisque toutes les rivières s'étaient asséchées et qu'aucune goutte de pluie n'était tombée depuis bien longtemps.

La Princesse Fadeke qui, depuis sa tendre enfance, se baignait tous les jours, était si contrariée par la situation qui prévalait, qu'elle décida d'aller elle-même rencontrer le poisson sacré. Comme elle entra dans la rivière d'Ogun, le poisson qui pensait qu'il s'agissait là du sacrifice de l'année en cours, s'apprêta à la recevoir.

- Bienvenue, bienvenue, bienvenue, fit le poisson sacré.

La Princesse Fadeke, qui savait aussi que l'animal sacré la confondrait avec le sacrifice, avait pris toutes ses précautions avant d'entrer dans la rivière. D'un coup rapide comme l'éclair, et avant même que la princesse ne s'en rende compte, le poisson sauta et se jeta sur elle. Celle-ci réussit à s'échapper puisqu'elle n'était pas une personne comme les autres. Dès le jour de sa naissance, on lui

avait frotté le corps avec de la graisse de lion et lavée avec du sang de caïman contre tous les dangers. Elle perdit néanmoins ses chaussures au bénéfice du poisson sacré qui les avala immédiatement. Fadeke, la princesse, retourna au palais nu-pieds et demeura ainsi puisque, à cette époque là, une Princesse n'avait qu'une seule paire de chaussures pour toute la vie. Il fallait donc à tout prix retrouver ces chaussures.

Le Roi Laidouni, face à cette situation ridicule et embarrassante, promit de donner en mariage sa fille Fadeke à quiconque retrouverait ses chaussures.

Un pêcheur, qui fréquentait les grands fleuves et apprit cette nouvelle, arriva un beau matin à la rivière Ogun. Il tendit son piège comme il en avait l'habitude et, par chance, prit le poisson sacré. Il faut l'avouer, ce pêcheur était incomparable de par sa sagesse et son pouvoir, et le poisson sacré de la rivière Ogun ne pouvait rien contre lui. Il tua le poisson sacré après de nombreuses incantations, le découpa en morceaux, ouvrit son ventre et y trouva les chaussures de la Princesse.

Le bruit de la mort du poisson sacré se répandit dans le village. C'est depuis ce temps là que les habitants du village yoru ne connurent plus de pénurie d'eau.

Quant au pêcheur, il devint le mari de Fadeke la Princesse qui, par ailleurs, fut très contente de retrouver ses chaussures. Ils eurent des enfants et vécurent très heureux. "Ìdi àlò mi rèé oo" Cette phrase mélodieuse termina comme d'habitude le récit.

- Les mères des orphelines ne dorment jamais dans les cieux, elles veillent toujours sur leurs filles qu'elles ont laissées au monde... Oh, oui! L'histoire de l'orpheline... -  
Ecris Ade! Elle est importante. Àlò o! Àlò oo !

**- Mon histoire s'intitule : L'orpheline.**

Une enfant, orpheline de mère, vivait avec son son père qui s'était remarié. Cette enfant, pendant longtemps, vécut des moments pénibles.

L'orpheline, prénommée Abi, avait perdu sa mère juste au moment où cette dernière finissait de la mettre au monde. Abi n'avait donc pas connu sa mère et sa grand-mère, qui devait s'occuper d'elle, avait été emportée par la grande pluie qui s'était abattue sur le village de Kéri, il y avait de cela plusieurs lunes.à

Abi vivait donc chez son père et grandissait auprès de sa belle-mère. Bien que l'orpheline fût confiée à la femme de son père, cette dernière ne l'aimait pas du tout. Elle aurait même voulu voir la petite rejoindre sa mère dans l'au-delà, mais la mère, bien que morte, n'avait jamais quitté sa petite fille et la protégeait contre tous les mauvais sorts et malheurs qui pouvaient lui arriver.

La marâtre d'Abi, appelée Iberu, avait une fille qu'elle aimait et dont elle prenait grand soin. Elle veillait toujours sur elle et ne s'occupait point d'Abi l'orpheline. Ces deux petites filles grandissaient ensemble mais n'avaient jamais fait l'objet du même traitement. Ayo, la fille d'Iberu, ne faisait rien de la journée, sinon manger et dormir. En revanche, tous les travaux domestiques étaient accomplis par Abi qui, très rapidement, se mit à vieillir prématurément. Sa belle-mère, en véritable marâtre, ne la laissait jamais dormir ou même se reposer ; en effet tantôt, elle lui faisait faire la vaisselle, tantôt la lessive lorsqu'il ne s'agissait pas de puiser de l'eau toute seule afin de remplir les grosses jarres de la concession, ou pire encore, de nettoyer les pots de chambre.

Le père ne voyait rien de mal en ces traitements que faisait subir

Iberu, la nouvelle épouse, a Abi. La galère d'Abi dura des lunes ; puis vint un jour où, Abi, fatiguée, alla se promener du côté de la rivière Ogun et rencontra un génie, très vieux, qui ressemblait à un nain.

- Salut père, dit Abi.

- Salut jeune fille, répliqua le génie.

Abi avait donc respectueusement salué le génie qu'elle considérait comme un être différent des autres; elle n'en avait, en effet, jamais rencontré de pareil. Le génie des eaux, après avoir répondu au salut d'Abi, lui remit trois gourdes. Il la récompensait ainsi du respect qu'elle lui avait témoigné.

- Gentille fille, je te donne ce petit cadeau, dit-il.

- Merci, merci, merci, fit Abi.

Le génie lui conseilla de casser ces gourdes l'une après l'autre aussitôt qu'elle se retrouverait chez elle ; Abi remercia encore le génie et rebroussa aussitôt chemin. Arrivée à la maison, elle fit tout ce que le génie lui avait demandé et se retrouva entourée de nombreuses richesses – boeufs, moutons, chevaux, maison, habits, bijoux, chaussures– et en fut très heureuse.

Iberu, la marâtre, qui n'était pas du tout contente de ce qu'elle voyait et mourait de jalousie, envoya elle aussi sa fille se promener au bord de la rivière après avoir appris de la gentille Abi d'où venait sa richesse.

Lorsqu'Ayo, la fille d'Iberu, arriva au bord de la rivière, elle trouva le génie des eaux au même endroit et dit à haute voix:

- Quel est cette vilaine créature aux horribles pieds?

Elle ne salua même pas le génie. Le dernier ne dit rien mais remit quand même trois gourdes noires à Ayo et lui recommanda de

les casser aussitôt arrivée chez elle. Ayo ne dit rien, pas même un merci, et quitta rapidement l'endroit pour la maison. Iberu, la mère d'Ayo, fut très contente lorsqu'elle vit sa fille revenir avec les trois gourdes. Elle courut appeler son mari ; tous les trois s'enfermèrent dans une chambre et cassèrent les trois gourdes en même temps. Des lions, des serpents géants et des scorpions sortirent des gourdes et s'attaquèrent au trio. Père, mère et enfant moururent tous.

Abi mena une vie joyeuse et tranquille avec l'homme qu'elle épousa à la mort de ses ennemis.

“Ídí àlò mi rée oo”

Quiconque ramasse une perdrix morte ramasse des difficultés...

- Cette rivière du sang est comme les gens maléfiques, dit Grand-mère Tutu, qui me demanda subitement : « Te souviens-tu des gens de mauvais aloi? Je parlais d'une anecdote »

- Oui, Grand-mère, je me souviens de cela...

- Ecris ce conte alors...

- *Àlò o*

- *Àlò ooo*

- Mon conte s'intitule: La rivière du Sang

Il était une fois une rivière hantée par un très mauvais génie qui ne vivait que de sang. Malgré le fait que les habitants du village Fari et des lieux environnants se méfiaient beaucoup de cette rivière, le génie parvenait toujours à saisir une proie. Chaque année, cette rivière emportait un enfant, un homme ou une femme, bien que le roi rappelât aux gens de ne pas s'y baigner ou y laver leurs vêtements. Le génie maléfique de la rivière de Fari était doué d'une puissance extraordinaire. Il se transformait en un habitant bien connu du village, arrivant ainsi à convaincre facilement ses proies et à les attirer vers

la rivière sans que personne ne se rende compte de sa ruse. On ne pouvait donc aucunement se méfier de cet être diabolique. Le roi du village, gêné par le nombre des habitants du village qui perdaient la vie de manière aussi tragique, décida de trouver une solution pour protéger son peuple.

Le génie, qui savait d'avance ce que voulait faire le roi, décida comme pour se venger d'un affront, de choisir comme victime cette année là même le fils aimé du roi. Ceci fut fait et le roi Adebayo devint fou de rage lorsqu'il apprit que la rivière du sang avait emporté Adekunle, le fils héritier. Le roi prit la résolution d'assécher toute l'eau de cette rivière et ainsi fit construire tout de suite des canaux pour drainer la rivière et attraper le génie malfaiteur.

Il rassembla devant la cour royale tous les grands chasseurs de la contrée, hommes dotés de pouvoirs surnaturels, pour l'assister dans cette guerre déclarée.

- Je vous ai tous fait venir ici, vous les grands chasseurs, pour que vous trouviez de toute urgence une solution au problème de ce génie malfaisant.

- Oui chef, oui chef, oui chef, dirent ces chasseurs à l'unisson.

La décision d'assécher la rivière fut mise à exécution ; ce qui était surprenant, c'est que lorsqu'on vidait toute l'eau de la rivière aujourd'hui, le niveau était encore plus haut le lendemain.

Cet exercice dura des jours et des nuits, puis vint un jour où le roi pensa à Malik, le grand Marabout, Marabout des marabouts et ennemis des génies maléfiques, qui habitait dans la forêt où les gens ne se saluaient pas. Le roi envoya un émissaire chercher Malik de toute urgence. Le grand Marabout arriva, consulta son oracle et trouva que le seul remède était d'égorger un boeuf chaque année

pour apaiser et chasser complètement les esprits malfaisants comme ce génie. Cette cérémonie eut lieu et c'est depuis ce temps qu'on n'entendit plus parler du génie de la rivière du sang et que plus personne ne mourut dans cette rivière.

"*Idi àlò mi rèé oo*"

Rien dans cette vie ne satisfait l'homme,

Seule la mort peut le satisfaire !

- Ade! Ne sous-estime jamais les *Jinis*; ils existent, ils sont vrais, ils sont réels. Ils vivent dans l'air, ils mangent et boivent de l'air. Certains parmi eux sont très bons et d'autres sont mauvais tout comme chez les hommes. Seuls les gens doués de pouvoirs surnaturels et des gens commé moi, peuvent les voir...

- *Àlò o*

- *Àlò ooo*

- **Mon histoire s'appelle : La forêt des *Jinis*.**<sup>32</sup>

Il y a très, très longtemps, vivait dans un petit village fulani appelé Mbari, un fermier nommé Ufi qui n'aimait pas travailler. Un jour, Ufi, mari de quatre femmes et père de trente enfants, décida d'aller voir le roi des *Jinis* dans la forêt.

Ufi et sa famille vivaient dans une totale pauvreté et manger leur était chose difficile. Tous les enfants d'Ufi étaient encore jeunes et dans la tradition fulani, les femmes n'étaient pas autorisées à travailler en ce temps-là. C'était donc à l'homme que revenait toute la responsabilité de sa famille.

Ufi, qui était très paresseux, voulait faire fortune sans avoir à travailler. Il avait appris de ses ancêtres qu'il existait une forêt appelée « la forêt des *Jinis* » où vivait le roi des *Jini* lui-même. Notre homme décida donc d'aller le voir puisqu'il rendait riche quiconque le

voulait. Ufi, le fermier, quitta sa maison très tôt un beau matin pour aller voir le roi des Jinis dans la forêt. Cela lui prit trois jours de marche. Il arriva là-bas au moment où le roi des Jini donnait sa fille en mariage à un autre.

Le roi des était très heureux à ce moment là et Ufi avait de la chance d'être arrivé ce jour là même. Après la cérémonie du mariage de la fille du roi des *Jini*, ses sujets reçurent Ufi et le présentèrent au roi lui-même.

- Cher roi, cher roi, cher roi, cet étranger est venu pour vous voir...

Le roi demanda à ses sujets de sortir et dit:

- Jeune homme, je t'ai vu dans mon miroir magique quand tu as quitté ta maison pour venir me voir. Je sais également ce qui te conduit ici. Es-tu prêt à devenir riche?

Ufi, personnage très naïf, répondit sans même poser une seule question au roi des *Jini*.

- Oui, je suis prêt à ce que tu me rendes riche.

- Prends ce savon, dit le roi des Jinis. Arrivé chez toi, tu l'utiliseras pour te laver, de même que tes femmes et tes enfants. Après sept jours, tu seras riche; mais je ne te dirai rien des conséquences attachées à la richesse que je te donne.

Après que le roi des Jinis lui eut dit tout ceci, il disparut et Ufi se retrouva miraculeusement chez lui.

Les jours passèrent et, enfin, arriva ce septième jour où il devint riche, comme le lui avait prédit le roi des Jinis. Ufi prospérait à tel point que tous les gens du village s'étonnaient de voir cet homme paresseux devenir riche. Cependant, ce qui surprenait le plus les

villageois, c'était le fait que, dès qu'une année s'annonçait, Ufi perdait un de ses enfants. Ceci était le prix qu'il payait pour sa richesse et la conséquence que le roi des Jinis ne lui avait pas révélée. Ufi ne le savait pas et ce ne fut que lorsqu'il ne lui restait plus qu'un seul enfant sur les trente, qu'il comprit ce qui lui arrivait ; celui-ci n'en subit pas moins le même sort que les autres. Ensuite, ce furent ses quatre femmes qu'il perdit.

Tout triste, il se rendit dans la forêt pour voir le roi des Jinis qui lui dit qu'il perdrait aussi la vie sauf s'il était prêt à redevenir pauvre. Il était trop tard car Ufi avait déjà tout perdu : femmes et enfants. Le roi des Jinis eut pitié de lui, reprit sa richesse et Ufi devint plus pauvre qu'il ne l'était avant d'avoir été le consulter dans la forêt des *Jini*.

C'est l'ami qui aide et c'est aussi l'ami qui nuit...

- Je ne veux pas partir sans tout dire ! Ecris Ade! Vite, vite, hâte-toi!

Je me mis à écrire sans poser de questions ; j'avais hâte de finir, de tout écrire avant que ce grenier de connaissances ne brûle...

- *Àlò o*

- *Àlò ooo*

- **Mon conte s'appelle: La tourterelle et le serpent**

Autrefois, la tourterelle et le serpent étaient de bons amis. Comme la tourterelle chantait très bien, et même mieux qu'un rossignol à cette époque-là, le serpent un jour, alla trouver son amie et lui dit ceci :

- Chère amie, je sais que tu chantes très bien et que les animaux de la forêt en t'écoutant chanter sont joyeux et accourent vers toi

Le serpent, qui était très rusé, continua son discours en ces termes :

- Voici ce que vous allons faire maintenant : toi tu chanteras et quand les animaux se rassembleront pour t'écouter chanter, comme ils en ont l'habitude, moi, je vais les tuer et comme cela, nous aurons beaucoup de viande à manger avec nos familles.

La tourterelle était très contente de la bonne idée qu'avait eue son ami le serpent, et c'est ainsi que ces deux animaux commencèrent la chasse à leurs congénères de la forêt. Des jours, des semaines, des mois et des années passèrent et la tourterelle chantait toujours bien aussi. Elle avait entonné de si belles chansons que les biches, les agoutis, les écureuils et les perdrix, qui l'entendaient chanter, sortaient de leur cachette et venaient danser devant cette vedette, génie de la musique, jusqu'à en perdre haleine.

Une fois que le serpent se rendait compte que les animaux qui dansaient étaient complètement emportés par la musique de son amie, il sortait de sa cachette et en tuait certains. Cela dura des lunes ; ceux qui avaient réussi à s'échapper avaient finalement compris le jeu de ces deux animaux dangereux et pris la décision de se venger d'eux.

Les biches, les agoutis, les perdrix qui avaient perdu tous leurs petits ainsi que leurs parents par la faute de ces deux mesquins avaient décidé de ne plus sortir de leur cachette lorsqu'ils entendraient la tourterelle chanter.

Vint le premier jour où la tourterelle chanta, chanta encore de toutes ses forces sans que l'une des bêtes sortit danser devant elle.

La même chose se passa le deuxième jour ; le troisième jour, aucun animal n'était sorti danser comme de coutume, les petits

serpents et les petites tourterelles étaient seuls présents pour manger leurs proies. La mère serpent, qui suivait très bien ce qui se passait, avait donné instruction à ses fils avant de quitter la maison qu'une fois que son amie la tourterelle se mettrait à chanter, de se jeter sur ses enfants et de les tuer. Quant à la mère serpent, elle s'occuperait de la mère tourterelle.

Ce jour arriva ; la tourterelle, toujours aussi dévouée et croyant encore à son amitié avec le serpent, passa son temps à chanter. Dans son zèle, elle ne prêta même pas attention aux petits serpents qui tuaient ses enfants. La mère tourterelle fut à son tour tuée par la mère serpent et tous les serpents se régalèrent de la chair des tourterelles.

La mère serpent et ses enfants s'étaient bien nourris. Ils avaient mangé toutes les tourterelles et ne pouvaient plus ramper jusqu'à leur abri tant ils étaient lourds et fatigués. Les biches, les agoutis, les perdrix, etc. qui s'étaient cachés dans un coin de la forêt et avait observé cette scène jusqu'à la fin, sortirent de leur cachette avec des gourdins, assommèrent et tuèrent tous les serpents. C'est donc ainsi que tous ces animaux, jadis victimes du jeu du serpent et de la tourterelle, se vengèrent et c'est depuis ce jour-là que la tourterelle et le serpent sont devenus ennemis.

Tout ce qu'on aime trop, tue...

J'écoutai et j'écrivis les récits de Grand-mère Tutu. Mère des hommes, mère des femmes, mère des pères, mère des mères, mère des enfants, ta mer ne tarira jamais.

- *Àlò o*

- *Àlò ooo*

### - Mon histoire s'appelle: L'homme et le moustique

Dans les temps très anciens, le moustique suçait uniquement du miel. C'était encore au temps où l'homme et le moustique étaient de bons amis.

Un homme du nom de Bala avait pour ami, depuis son jeune âge, un moustique. Il avait donc décidé de le dresser comme un perroquet et lui donnait chaque jour du miel à sucer pour rendre sa voix très douce car ce moustique, par de belles chansons, l'encourageaient à travailler dur et lui faisait oublier aussi ses soucis. Rien sur terre n'aurait pu séparer Bala de son ami le moustique.

Cependant, il arriva un jour où Bala perdit sa mère et décida d'aller au village pour les funérailles. Bala venait d'un village très éloigné. En s'y rendant, Bala avait emporté beaucoup de choses dont il aurait besoin pour les cérémonies funéraires, si bien qu'il ne pouvait voyager avec son moustique. Celui-ci pleurait à chaudes larmes mais Bala ne pouvait faire autrement.

La femme de Bala, elle, était restée à la maison avec le moustique. Son mari en partant, lui avait demandé de prendre soin de son ami mais comme celle-ci n'aimait pas ce dernier, elle avait cessé de lui donner du miel.

Le moustique avait très faim, mais ne trouvait rien à manger. Il ne dit rien du tout et attendit jusqu'à la nuit quand la femme de son ami fut endormie pour la punir. Il rentra doucement dans sa chambre et la piqua fort tout en suçant son sang. Le moustique se rendit compte que le sang qu'il venait de sucer était plus délicieux que le miel que l'on lui donnait. C'est donc depuis ce jour là que le moustique cessa d'être l'ami de l'homme et décida de le déranger

chaque nuit dans son sommeil en lui suçant le sang et en lui transmettant le paludisme à cause de son ingratitude.

- "Ìdì àlò mi rèè oo"

Olódumarè est le seul à savoir comment l'eau se retrouve dans la noix de coco et pourquoi cette eau ne se sèche pas...

Elle commença encore une autre histoire. Elle ne tarissait pas, cette mère ; les mers ne tarissent pas et voilà pourquoi la mère Tutu ne tarira jamais!

- Mon histoire s'appelle: Le Fulani, la vache et la reine des eaux

Il était une fois, un Fulani qui possédait une seule vache. Il aimait beaucoup cette vache et la conduisait chaque matin dans la brousse pour qu'elle se nourrisse d'herbe fraîche. La vache était devenue tellement grosse qu'elle faisait l'admiration de tous dans le village.

En ce temps là, c'était encore la seule vache sur terre; si bien que tous les étrangers qui arrivaient dans le village Bifani allaient voir cette créature. Dans le village Bifani, il n'y avait qu'une seule rivière, celle où vivait la reine des eaux et où le Fulani conduisait sa vache pour boire après l'avoir fait bien brouté.

La reine des eaux, tout comme les habitants du village Bifani, aimait et admirait cette vache. Un jour, le Fulani qui avait conduit sa vache au bord de cette rivière, aperçut une vieille femme assise au milieu de l'eau, c'était la reine des eaux. Le berger fulani salua cette vieille, mais à sa grande surprise, elle lui demanda en cadeau la seule vache qu'il avait et qu'il aimait tant. La reine des eaux avait besoin de cette vache pour célébrer son anniversaire qui approchait.

Le Fulani lui dit qu'il n'avait qu'une seule et unique vache mais la reine des eaux insista pour qu'il la lui donne. Le Fulani ne pensa

même pas une minute à ce que diraient les gens du village lorsqu'il y retournerait sans la vache et la remit à la reine des eaux. Celle-ci fut très contente et remercia le Fulani. Lorsque le Fulani quittait la rivière, la reine lui remit une gourde remplie d'oeufs blancs et lui demanda de casser les oeufs lorsqu'il sera proche de son village. Le Fulani fit cela et tout à coup se vit entouré d'un troupeau de vaches. Il rentra au village, très heureux et c'est depuis ce temps que les Fulani devinrent des bergers.

L'on ne jouit jamais du repas qu'on partage avec ses amis,  
Si l'un des amis n'a pas à manger...

- Prends courage Ade! Après celle-ci, il reste je crois deux ou trois et ce sera fini dit la vieille Tutu.

- *Àlò ò*

- *Àlò ooo*

**- Mon histoire s'intitule: Pourquoi la chienne et la chatte ne s'aiment pas.**

Autrefois, la chienne et la chatte étaient de très bonnes amies. Elles vivaient ensemble sans que l'une d'elles ait un enfant.

Un jour, elles décidèrent d'aller voir un féticheur qui leur permettrait d'avoir des enfants. Arrivées chez le féticheur, elles lui expliquèrent poliment le but de leur visite. Le féticheur eut pitié d'elles et leur dit qu'il leur faudrait toutes les deux faire des cérémonies avec des galettes et du lait de vache, avant d'avoir des enfants. Elles remercièrent le féticheur et promirent de repasser le voir avec les galettes et le lait de vache nécessaires à la cérémonie.

Lorsque le jour de la rencontre entre ces deux amies et le féticheur arriva, la chatte tomba malade. Seule la chienne se rendit chez le féticheur avec ses propres offrandes –galettes et lait de vache- ainsi

que celles de son amie la chatte. Arrivée chez le féticheur, la chienne remit toutes ces choses (galettes et lait de vache) au féticheur en lui disant que la chatte qui est malade, apporterait elle-même ce qu'il lui avait demandé plus tard.

Trois mois plus tard, la chienne eut des enfants et la chatte demeura telle qu'elle avait toujours été. Cette dernière, pas du tout satisfaite de sa situation, retourna voir le féticheur. Le féticheur lui répéta que sans la cérémonie qui avait déjà eut lieu, elle ne pourrait avoir d'enfants. La chatte fut très fâchée en entendant cela et retourna attaquer son amie la chienne qui demeura bouche cousue. La chatte, en colère, se jeta sur la chienne et la griffa très fort. C'est depuis ce jour que la chienne et la chatte ne s'entendent plus. Elles sont restées ennemies jusqu'à nos jours.

*"Ìdi àlò mi rée oo"*

Ne laisse jamais sortir de ta bouche que la mère du roi est sorcière car si tu oses le dire, les conséquences te seront désagréables...

- Je suis à mon avant dernier souffle mais je suis fière, d'avoir résisté jusqu'à présent!

- *Àlò o*

- *Àlò ooo*

- Mon histoire s'appelle: La sorcière et ses trois filles

Autrefois, une sorcière et ses trois filles vivaient dans un village appelé Bamari. C'était l'époque où les villageois couraient partout pour chercher des protections contre les sorcières et ne les trouvaient pas. Cette sorcière appelée Banti était très redoutable et tuait les gens par ses pouvoirs mystérieux. Ses filles, à qui elle avait transmis

certaines desdits pouvoirs, étaient aussi dangereuses que Binti le génie malfaisant.

Un jour, sa fille aînée rendit visite à une famille et y fit des ravages, tuant le père, deux de ses enfants et laissant uniquement la mère de famille et sa fille. Comme si cela ne suffisait pas, elle revint dans la même famille, trouva la mère de famille en train de cuisiner pour sa fille qui avait une faim de loup et plongea un margouillat empoisonné dans la marmite sans que personne ne sache. Le repas prêt, la mère de famille servit sa fille ; celle-ci mangea et mourut sur le champ. La petite sorcière, de retour chez elle, raconta l'histoire à sa mère qui fut très contente.

La troisième fille, qui était une sorcière aussi terrible que les deux premières, apparut sur le lieu du marché où les gens buvaient de l'*Emu*. Sans que personne ne le sache, elle se transforma, grâce à ses pouvoirs mystérieux, en la vendeuse de *Emu* et remit un pot de *Emu* empoisonné aux gens qui en burent et tombèrent aussitôt morts. On se saisit de la vendeuse de *Emu* que l'on considérait comme coupable de ces empoisonnements et on la tua.

La troisième sorcière raconta cette histoire à sa mère qui leur transmit à toutes d'autres pouvoirs.

Or le chef du village, à l'insu de tous, avait fait venir dans son village, un *Babaláwo* très puissant qu'il supplia de l'aider à anéantir ces sorcières ravageuses d'êtres humains.

*Babaláwo* accepta d'aider le chef du village et prépara sans plus tarder un *Ebo* qu'il laissa au carrefour où passaient toutes les sorcières. Le danger attaché à l'*Ebo*, c'était que toute sorcière qui passait là et voyait cette cérémonie devrait mourir immédiatement.

La mère sorcière et ses trois filles, qui avaient décidé de quitter

leur village pour un autre ne le savaient pas et traversèrent le carrefour où était déposé l'*Ebo* du *Babaláwo*. Elles virent malheureusement cet *Ebo* et tombèrent raides mortes et c'est depuis ce temps qu'on peut trouver, grâce à ce *Babaláwo*, des protections contre les sorcières et c'est aussi depuis ce jour que les habitants de Bamari ne meurent plus de mort surnaturelle.

- "*Ídi àlò mi rèé oo*"

L'enfant qui n'a jamais visité d'autres champs que celui de son père, pense toujours que son père a le plus grand champ au monde...

Vint finalement, le dernier conte de Grand-mère Tutu! Je la voyais se battre avec la mort ; elle était vraiment courageuse et déversait toujours sa sagesse sur les autres.

- *Àlò o*

- *Àlò ooo*

- **Mon récit s'appelle: L'homme qui s'était fait roi de son village**

Il était une fois dans un village appelé Okeri, un homme qui se nommait Ilumo. Cet homme était doué de pouvoirs surnaturels, possédait des gris-gris ornés de cauris et de cornes de boeuf et était capable de transformer le jour en nuit et la nuit en jour.

Ilumo était craint par tout le village d'Okeri. Il suffisait qu'il tende sa canne, qui ne le quittait jamais, à une personne pour que celle-ci tombe morte.

Tous les habitants du village se méfiaient donc de lui. Il avait cependant quelques suivistes qui travaillaient pour lui et ceux-ci allaient partout dans le village pour terroriser et piller les gens, les

dépossédant de tous leurs biens.

Ilumo s'était imposé comme roi du village Okeri sans le consentement des villageois car ils ne l'avaient point élu. Ceux-ci n'étaient pas du tout contents de lui comme roi mais n'y pouvaient rien parce qu'ils avaient peur de mourir à la moindre résistance qu'ils lui opposeraient.

Un jour Ilumo alla voir Maman *Òrìshà*<sup>33</sup>, protectrice du peuple contre l'injustice, et lui enjoignit de prendre garde à lui. Selon lui, Maman *Òrìshà* s'opposait à ses projets et soutenait les villageois dans leur rébellion. Il faut l'avouer, c'est depuis ce jour de grand défi lancé par Ilumo à Maman *Òrìshà* que commencèrent les problèmes de ce dernier.

Maman *Òrìshà* était une reine des eaux; tout le monde lui témoignait un grand respect; elle était en fait vénérée comme une déesse. Maman *Òrìshà* qui avait été informée des nombreux crimes commis par Ilumo, l'avait pourtant maintes fois mis en garde. Elle avait envoyé ses agents auprès d'Ilumo mais ce dernier les avait tous tués. Cet événement énerva tellement Maman *Òrìshà* qu'elle se rendit elle-même chez Ilumo. Elle l'invita à se rendre sur la place du marché un vendredi pour qu'ils se fixent une date pour un combat et ceci fut fait.

Le jour du combat entre ces deux personnages, il y eut grand monde. Les villageois s'étaient tous rendus au lieu choisi pour soutenir Maman *Òrìshà* parce qu'elle représentait pour eux le seul être sur terre à même de les délivrer de cet homme diabolique et de la grande terreur qu'il exerçait sur le village.

Avant le combat, tous les acolytes d'Ilumo avaient été emportés par la grande pluie qui s'était abattue sur le village d'Okeri. Maman

*Òrisha*, qui avait provoqué cette pluie, n'avait pas voulu que Ilumo connaisse le même sort que ceux-ci parce qu'elle attendait le jour du combat où, devant tout le village réuni, elle allait le honnir avant de le mettre à mort.

Le combat verbal commença tout d'abord entre ces deux personnages ; on entendait les incantations de toute sorte que se jetaient ces deux personnages comme des sorts. A vrai dire ils étaient tous les deux puissants. Maman *Òrisha* remporta quand même le combat et tout le monde l'acclama. Elle réussit facilement à arracher les pouvoirs d'Ilumo, le dénuda, le fit déféquer et uriner dans son *bànté*<sup>34</sup> rouge, garni de caurijs et de plumes d'oiseaux sauvages multicolores comme le plumage d'un paon. Enfin, Maman *Òrisha* frappa la tête d'Ilumo avec un oeuf de poule blanche comme celui d'un héron et Ilumo tomba raide mort.

Tout un chacun dans le village, hormis les personnes âgées restées chez elles parce que fatiguées par les travaux champêtres, avait été témoin de ce combat. L'on remercia infiniment Maman *Òrisha* qui, aussitôt après sa victoire, disparut dans la rivière. Les villageois élirent leur roi. Chaque année, ils se regroupaient et allaient avec leur roi à la rivière de Maman *Òrisha* pour fêter sa victoire sur Ilumo et surtout lui rendre hommage.

*"Ìdì àlò mí rẹẹ ọọ"*

Remercie toujours ton bienfaiteur car si tu ne le remercies pas c'est comme si ses biens étaient emportés par la rivière...

A la fin de ce dernier conte, Grand-mère Tutu rentra dans sa case en banco. A peine s'était-elle couchée sur son lit de bambou -où je m'étais allongé le jour où elle me parlait de la légende Asabari pour

la première fois- la « vieille de ma vieille » laissa échapper son dernier soupir. Mes soeurs Tani, Remi et moi nous nous mîmes à hurler de douleur comme le font les jeunes filles victimes de mutilations génitales à elles imposées au nom de ces horribles rites traditionnels. Tout le village Asabari entendit ce vacarme et accourut très vite devant la case de Grand-mère Tutu qui me parut morne comme si elle pleurait elle aussi la vieille mère Tutu. Les margouillats sacrés de ma vieille mère Tutu n'étaient plus là.

Je jetai mon regard alentour et vis à travers les larmes qui dégoulinèrent sur mon visage, le chef du village et ses sujets. Je l'entendis dire que la Grande Etoile s'était éteinte et les villageois, avec des murmures d'approbation, reconnurent que le chef avait tout dit.

Tout le village, et même le chef, vint aux obsèques de cette légende. Il me parut ce jour-là que Grand-mère Tutu était véritablement la légende Asabari où tous les gens trouvaient refuge lors des invasions. Après les cérémonies dues à la « vieille de ma vieille » pour que ses mânes reposent en paix, mes deux soeurs commencèrent l'école. Elles apprirent à lire et à écrire comme moi la langue des Blancs et disent aujourd'hui les contes de Grand-mère Tutu aux enfants d'école et aux petits enfants du village.

La mère est morte mais la mère est encore vivante...

## Epilogue

Quelques lunes plus tard après les funérailles de Grand-mère Tutu, je me rendis à la rivière sacrée du village où avait disparu Mama Orishà après avoir conquis Ilumo. Un vent frais me glaça le corps et je sentis que cette rivière abritait Grand-mère Tutu car quelques semaines après sa mort, elle s'était révélée à moi de plusieurs manières. Elle n'était donc pas partie, elle avait préféré sauver le village entier en abattant Ilumo pour finalement aller se reposer au fond de cette rivière.

J'entendis comme dans un songe, une voix essayant de me persuader d'écrire des contes pour les enfants, en emboitant le pas à Grand-mère Tutu. Je ne sais pas si je possède vraiment le don de la vieille Tutu ; mais j'essayai quand même de rédiger quelque chose que je titrai *Cris nègres*. J'écrivais de petites phrases pour traduire mes pensées, ce que je considérais comme des contes. Ce ne sont au fait que des mots que j'ai appris de la vieille Tutu et que j'ai rassemblés pour m'exprimer. Mes sœurs, qui maintenant sont plus éduquées que moi, m'apprirent que dans leur école de lettres, leur professeur appelait ce genre des poèmes. Elles me prièrent de les enchaîner, si cela ne me dérangeait pas, aux récits de la vieille mère Tutu ; et comme c'était une partie de sa sagesse qui était ancrée en moi, je le fis sans protestation aucune.

Si mes écrits n'appartiennent pas au même genre que celui de la vieille Tutu, ce n'est pas ma faute ; après tout, quand on enferme le chien et le chat dans une même chambre, ils finissent par se tolérer...

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY

**Cris Nègres**

*Mojúbà Àgba!*

Ecoute

Mère de ma mère!

Ecoute-moi, je te parle

Toi, Grenier du savoir!

Que ton nom s'étende au delà des mers!

Que ta bouche remplie de sagesse

Garde la saveur du miel!

Tes paroles sont douces

Tes paroles sont prophétiques

Tes mots sont vivants

Et ces mots saccharose

Et ces mots sages

Eduquent l'humanité entière.

Mère de ma mère,

*Sin-unreooo!*

### **Le cordon ombilical**

Aïe, Aïe, Aïe, J'ai crié pour ma mère ébène...  
J'ai crié pour cette douleur  
Qu'elle connut en versant son sang  
Pour accoucher de moi

Aïe Aïe Aïe, j'entends ma mère ébène  
Soupirer en même temps que moi  
En contractant ses muscles utérins

Dont les bruits me parviennent par  
Le cordon qui nous unit...

Aïe, Aïe, Aïe, gémit celle qui me donna  
La vie sous le toit de son maître mari...

Aïe, Aïe, Aïe crient en chœur ces mères  
Qui comme mère ébène  
Ont enduré des souffrances pour accoucher de leurs enfants

Alors qu'elle gémit, les Hi Hi Hi masculins  
Et ceux de mon père  
Remplissent son toit  
Où se tortille mère ébène  
Pour me donner vie

Ces Hi Hi Hi...  
Acclament le germe d'une semence  
Qu'ils attendaient...  
Hi Hi Hi, c'est un beau garçon  
C'est le vrai sang de son père...  
Hi Hi Hi quand mère ébène pleure

Ses douleurs pour accoucher de moi  
Hi Hi Hi quand mère ébène souffre  
Pour faire survivre deux âmes à la fois...

Aïe Aïe Aïe, je chante ton nom mère ébène  
Aïe Aïe je glorifie ta bravoure...

Aïe Aïe Aïe je crie pour que l'humanité m'entende  
Aïe Aïe Aïe la douleur de mère ébène  
Pour les bébés filles comme garçons.

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY

### Sous le toit de ma mère

Sous le toit de ma mère  
Chantent les femmes à voix douce  
Pour chérir leurs beaux enfants aux clins  
D'œil pleins d'espoir

Sous le toit de ma mère  
Les beaux enfants bercés  
Par des caresses tendres  
Rêvent d'une vie pleine d'espoir...

Sous le toit de ma mère  
Les braves mères  
Nourrissent leurs beaux petits comme  
Les mères-pigeons le font.

Sous le toit de ma mère  
Jaillit le cri de joie de ces beaux enfants

Sous le toit de ma mère  
Étincellent les petits feux de bois  
Pour réchauffer les beaux enfants.

Heureux de vivre...  
Auprès de leurs mères soucieuses  
De leur avenir...

Sous le toit de ma mère  
Ces beaux enfants très heureux  
Remercent vivement  
Par leurs doux sourires

Les braves femmes qui nuit et jour

Veillent sur eux...  
Sous le toit de ma mère  
Les petits bruits, les petits rires  
Et les petits clins d'œil d'espoir  
De ces beaux enfants  
Disent un merci infini à ces bras  
Valides qui les bercent...

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY

### **Brave femme**

Ta vie n'est point inutile...

Elle est pleine de mémoires

Et plus chère que l'or

Ta fleur rose est toujours arrosée...  
Et cette fleur rose te ressemble trop

Tu n'es pas partie

Ton existence n'est pas vaine...

Tu es parmi nous

Brave femme

Ton règne est éternel

Ton existence est sans fin  
Brave femme je te remercie

Je te remercie pour tous tes bienfaits  
Car tu n'es pas partie...  
A ma soeur ébène

Je t'en prie soeur  
Soeur, je t'en prie

Je t'aime  
Telle que tu es...

Soeur je te supplie

Ne les singe pas

Soeur tu es trop belle  
Telle que tu es

Ne rêve même pas  
De devenir comme l'autre...

Car l'autre, ce n'est plus toi...

Soeur, ta peau est ébène et lumineuse

Soeur, ne te farde pas  
Car j'aime trop le sourire  
De tes lèvres ébènes

Tes cheveux crépus me plaisent et m'attirent...

Soeur, tu es très charmante en restant ébène...

Et je t'admire  
Telle que tu es...

Ta peau ébène est luisante

Je t'en prie

Promets-moi  
Que tu garderas ce secret  
De ta beauté que tu ignores...

### Supplications à un renégat

Ô souviens-toi  
Toi qui renonces à la terre de tes aïeux

Souviens-toi  
Toi qui hais à mourir tes origines

Souviens-toi  
Toi qui embrasses ces valeurs  
D'outre-mer à en perdre la tête

Souviens-toi  
Que aussi longtemps que tu  
Vis sous la neige...

La neige n'est pas tienne..  
Elle n'est pas tienne parce que  
Ton sang rejette son froid

Elle n'est pas tienne  
Parce qu'elle ne réussit pas  
À faire luire ta peau  
Comme ce chaud soleil des tropiques

Souviens-toi, souviens-toi  
Toujours que le séjour

D'un tronc d'arbre dans une rivière  
Ne le transformera jamais en crocodile

C'est la sagesse de ta race  
Qui te le dit...

Souviens-toi frère, souviens-toi

Et n'indique jamais du doigt gauche  
La terre de tes aïeux

C'est la sagesse de ta race  
Qui te le dit encore...

Car seuls les bâtards indiquent du doigt gauche  
Le toit de leur père...  
Souviens-toi  
Donc du beau soleil  
Qui sèche ton manioc et ton mil...

Souviens-toi  
De la belle lune qui éclaire  
Les sentiers de ton bourg...

Souviens-toi  
Du fleuve Niger...

Souviens-toi  
Du fleuve Nil...

Souviens-toi  
Que le sang de ces mains valides

De ta terre et de tes aïeux  
Coule dans tes veines aussi

Souviens-toi frère  
Je t'en supplie

Tourne le regard vers la droite  
Et souviens-toi de tes sources

## La forêt a une âme

Le jour les arbres dansent...  
La forêt a une âme

Le jour les animaux se promènent  
La forêt a une âme

La nuit les arbres dorment  
La forêt a une âme

La nuit les animaux dorment  
La forêt a une âme

La forêt danse  
Quand les arbres dansent

La forêt se promène  
Quand les animaux se promènent

La nuit la forêt dort  
Quand les arbres dorment

La nuit la forêt dort  
Quand les animaux dorment

La forêt a une âme..

L'âme de la forêt  
Ce sont ces arbres qui dansent le jour

L'âme de la forêt  
Ce sont ces animaux qui se promènent le jour...

La forêt a une âme...  
Car elle danse comme tout être

Elle se promène  
Et dort comme tout être  
La forêt a bien sûr une âme

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY

### Noir est mon sang

Noir est le sang de ma race  
Et j'en suis fier...

Noir est le sang de mes ancêtres  
Et je leur dit merci de m'avoir donné leur sang

Noir est le dieu de mes ancêtres  
Et je le vénère

Noir est le dieu de ma race  
Et il me protège...

Noir est mon dieu  
Et j'en suis ravi...

Noire est la culture de mes ancêtres  
Et noire est ma culture aussi

Noir est le sol de mes ancêtres  
Noir est le sol de ma race  
Et noir est mon sol aussi...

Noire est la peau de mes ancêtres  
Noire est la peau de ma race  
Noire est donc ma peau...

Noire est la case de ma race  
Noire est la case de mes ancêtres  
Noire est ma case elle aussi  
Et j'en suis fier...

Noir est le sang qui coule

Dans les veines de ma race

Noir est le sol de ma race

Et ce sang noir qui coule  
Dans les veines de ma race  
Et ce sol noir de ma race

Toute l'humanité la convoite  
Et en tire ses richesses  
Pour faire tourner leur moteur...

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY

**J'aime trop leur école**

Je vous en supplie  
J'aime trop leur école

Dans leur école  
J'ai appris à écrire

Dans leur école  
J'ai appris à lire

Grâce à leur école  
Qui m'arma tôt d'une plume  
Et de l'encre noire

J'ai pu affirmer mon identité noire

Leur école m'a transformé en être "civilisé"

Mais leur école n'a pas tué en moi .  
Ma pensée nègre

Leur école m'a plutôt appris à tenir la plume  
Pour immortaliser mes valeurs et moeurs...

Sans leur "mission civilisatrice"  
Je n'aurais pas connu cette soutane sainte...

Sans leur "mission civilisatrice"  
Je n'aurais aucune notion de Dieu

Sans leur école et leur mission  
Je resterais sans "civilisation" et sans Dieu

C'est à dire toujours sauvage...

Je les remercie donc  
Pour tous leurs bienfaits

Cependant je refuse de quitter mon bourg  
Ses cabanes avec ses fétiches au fond des arbres...

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY

## Entre Gaulois et Yankees

Entre deux mondes  
Lequel choisir...

Les Gaulois me donnent des calmants  
Les Yankees me promettent des piqûres

Où aller?  
Où ne pas aller?

Je suis entre deux mondes qui me veulent...

Je connais le Paris des Nègres  
Je ne connais pas encore le New York des Blacks

Où aller?

Je suis coincé entre deux mondes  
Entre Gaulois et Yankee

C'est quoi la différence?

Expliquez-le moi  
Vous qui savez la différence  
Si vous ne me la dites pas  
Ifa\* me le dira...

Tout devient trop complexe pour moi Ifa...  
Guide-moi!  
Je suis entre deux mondes...

Un monde connu: Les Gaulois...  
Et l'autre inconnu: Les Yankees...

Ifà! Guide-moi  
Car je suis entre deux mondes...

- Pars! Pars à Yankees  
Là tu découvriras  
D'autres choses qui t'échappent...

\* Divinité

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY

### Je ne suis pas vautour

J'ai dit non à la "mission civilisatrice"  
J'ai dit non à ces machines broyeuses  
De forêts et de mes terres ancestrales...  
Qui abritent ce peuple heureux  
Sous ses arbres et ses feuillages touffus...

J'ai dit non à cette technologie  
Et malgré mon non  
Vous m'avez obligé à venir  
Auprès de vous  
Rien que pour tirer  
Le sang laborieux de mes veines...

Je ne suis pas vautour  
Et je le dis bien  
Je ne suis pas venu voler  
La magie de vos machines  
Car ces machines détruisent d'ailleurs  
Nos forêts paisibles et joyeuses

Je ne suis donc pas venu  
Vous dépouiller de vos machines  
Et de leur magie  
Car ces machines, je les déteste...

N'est-ce pas alors vrai que vous m'avez obligé  
À venir chez vous  
Pour arroser vos jardins  
Avec la sueur de mon corps ?

J'attends une voix qui me dise non  
Et qui refuse que j'apprenne de votre magie

De la magie de vos machines

Je ne vous demande donc pas grand chose  
La seule chose que je vous demande  
C'est de m'apprendre un peu de vos théories  
Qui me permettront de lutter  
Contre la destruction de mes forêts  
Et d'écrire pour dire au monde  
Que j'adore ma vie sauvage...

Je ne suis pas vautour comme ceux-là qui continuent  
De piller les mines de la terre de mes aïeux...

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY

## **Viva Soweto**

Viva Soweto

Où le soleil d'amitié et de joie se lève si tôt...

Sur la pelouse où ils chantent en chœur

Ces enfants blancs et noirs sont unis dans leurs cœurs

Car ils appartiennent à la même ère

Et respirent le même air

Dans cette somptueuse aire

Où vivre recouvre la joie

De ces petits qui chantent d'une voix...

Ô quel beau avenir

Pour ces bambins qui cherchent à définir

L'existence de leur vie

Par un amour béni

Qui règne suprême

Dans leur bonheur extrême...

Et dans cette euphorie de vivre

Qui leur livre

Tous ensemble à une extase sans fin

Dans leur amour fin...

### **Ce monde est comme celui des abeilles**

Ce monde est comme celui des abeilles  
Car les abeilles travaillent sans se soucier du temps qui passe...

Ce monde est comme celui des abeilles  
Car tout bouge au rythme des abeilles  
Au rythme des abeilles parce que les abeilles ne dorment pas

Et ce rythme ne laisse jamais du temps pour le repos...  
Car le repos est synonyme de manque  
Parce que le repos n'attire pas de capital...

Cependant la poursuite acharnée du capital  
Rend tout capitaliste...  
Et ces vieillards qui périssent  
Sous le poids du capitalisme

Et cette jeunesse qui perd sa sève  
Sanguine à ce capitalisme cyclique

Ce monde est comme celui des abeilles  
Parce qu'il ne valorise point le repos...  
Le repos est synonyme de manque et de détresse

Ce monde est comme celui des abeilles  
Car les abeilles bossent nuit et jour  
Cependant ce monde ne reste pas  
Communautaire comme celui des abeilles infatigables...

Parce qu'il ne met pas en commun  
Son butin comme le font ces abeilles noires de mes bourgs

Ce monde est comme celui des abeilles  
Par le rythme de son labeur

Mais ce monde n'est pas  
Comme celui de ces abeilles communautaires...  
Ce monde est comme celui des abeilles  
Mais ce monde valorise l'individualisme  
Ce que le monde des abeilles refuse de faire...

Car ces abeilles noires de mon bourg bossent ensem  
Et mettent en commun leur butin  
Pour nourrir leurs bras fatigués

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY

### **Duduyemi\***

Mes ancêtres s'appelaient Dudu  
Moi je m'appelle Yemi

Mon sang est alors Duduyemi

Le sang de mes ancêtres coule dans mes veines...  
Ma peau est dudu cependant elle est tendre...

Mon bourg est sombre comme mon nom  
Et j'aime cette ténèbre...

Car elle me rappelle mes ancêtres...

Dont je porte les vêtements...

\* Nom Yoruba, qui signifie littéralement le noir me convient

### Cette lumière me dérange

J'ai horreur de ces arbres lumineux  
Je préfère mes arbres tels qu'ils étaient

Ces arbres lumineux m'aveuglent  
Et m'empêchent de voir...

Car je suis habitué à l'obscurité  
Dans les ténèbres je voyais clair

Avant votre arrivée nos arbres ont  
Toujours porté des feuilles et des fruits

Ces ampoules que vous avez mises  
À ces pauvres arbres détruits  
M'empêchent de voir...

Nos arbres ne produisaient pas de lumière  
Nos arbres produisaient des fruits qui nous nourrissaient...

Nos arbres produisaient des feuilles  
Qui nous guérissaient contre les maladies...

Et ces ampoules que vous avez mises à nos arbres  
Ne nous donnent plus de fruits

Parce que ces lumières que vous apportez  
Tuent nos arbres  
Et ces lumières m'aveuglent...

## **Nigara, je pleure pour toi**

Ô, Nigara, je pleure pour toi...

Toi qui as tout donné à ton peuple

Toi, dont le fleuve nourrissait les rizières  
Et ces rizières ne sont plus...

Ton sol rempli d'or noir  
Attire les saprophytes qui le détruisent

Et ton sol n'arrive plus à nourrir ton peuple  
Et ton peuple audacieux moisit dans la misère...

Ô, Nigara, je pleure pour toi...

Je pleure avec mes frères et soeurs  
Car tes sols sont appauvris  
Par ces machines gigantesques

Je pleure avec mes frères et soeurs  
Car tes sous-sols ne peuvent plus  
Produire d'ignames et de manioc

Je pleure avec mes frères et soeurs  
Car les poissons de tes rivières  
Ne sont plus consommables...

Je pleure avec mes frères et soeurs  
Parce que l'eau de tes rivières n'est plus buvable

Nigara! Sache que nous autres t'aimons  
Même si tes rois te vendent à bas prix  
Même si tes rois collaborent avec eux

Nous autres restons fidèles à toi  
Et collaborons avec toi  
Ô Nigara, je pleure pour toi  
Ô Nigara, ton peuple soucieux de toi  
Ne t'abandonnera jamais...

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY

## Sourd père de la nation

Béri a parlé ce matin  
Et toute la nation jubilait

Béri est devenu sourd  
Et tout le peuple crie...

Tout le peuple crie fort  
Et Béri n'entend plus rien...

La chance c'est qu'il voit encore  
Et puisqu'il voit encore

Le peuple traîne des cadavres devant lui...  
Mais fatigué de voir des cadavres il devient aveugle

Il devient aveugle parce qu'il porte des besicles noires...

Et puisqu'il est devenu aveugle  
Il ne peut plus voir les cadavres...

Sourd-aveugle  
Et tout devient catastrophe...

Béri n'entend plus les cris de la nation  
Et ne voit plus les cadavres de sa nation

Ces cadavres de sa nation  
Ecrasés par les armes sous ses ordres...

On dit qu'il parle encore...  
Mais il refuse de parler...

Il ne dit rien car il est taciturne

Et la nation qui ne comprend plus rien

S'adonne à Olòdùmare\* pour des prières

Enfin le sourd-aveugle meurt...

Et la nation de nouveau espère

Et le peuple de nouveau rêve

Et ce rêve n'arrive pas

Et le peuple est fatigué d'attendre...

Car la faim se lit encore sur le visage du peuple...

Le Gari\*\* n'est plus accessible...

Les Dokita\*\*\* sont en grève

Car les Hôpitaux sont devenus des morgues

Les Professeurs sont en grève

Car les classes n'ont plus de craie...

Et le peuple espère toujours...

Et cet espoir devient éternel...

Et la junte militaire promet toujours

Le peuple trouve refuge dans

Ego betta\*\*\*\* ...

\* Dieu

\*\* Farine de manioc

\*\*\* Docteur

\*\*\*\* Anglais argotique qui signifie "cela sera meilleur un jour,"  
souvent utilisé au Nigeria

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY

## **L'attente infinie**

Mon peuple attend  
Et attend toujours

Mon peuple crève dans la misère  
Mais attend toujours

Mon peuple attend les multiples  
Promesses de la démocratie...

Et attend toujours

Mon peuple attend du pétrole  
Pour alimenter sa lampe à mèche

Et attend toujours

Mon peuple attend les promesses faites

Et il attend toujours

Ça dure plus que promis  
Mais le peuple attend toujours...

Mon peuple attend dans son angoisse  
Et rêve toujours dans son attente infinie

## L'errance

Le voyage est mon prénom  
L'errance est mon surnom

Parti du fleuve Niger  
J'arrive au sahel d'Awad...

Awad Touareg me relève  
Et part où je ne sais point...

Oui je connais Awad

Il est mon frère  
Car son histoire est errance...

Comme Awad la conquête  
Des terres est mon discours...

Et quelle conquête?

La conquête des terres  
Loin du fleuve Niger  
Loin du lac Tchad

Loin, loin, loin du fleuve Nil...  
Loin, loin, loin du Sahel...

L'errance est aussi mon sobriquet  
Et mon sobriquet ne connaît point  
Sa prochaine destination...

## Mes compagnons fidèles

Avant ta cloche du matin...

Le coq était mon réveil-matin

Cocorico cocorico cocorico  
Il fait jour il fait jour...

Avant ta cloche du soir...

Le hibou m'avertissait de la nuit

Hu Hu Hu  
Il fait soir il fait soir

Avant ton moulin...

Le soleil séchait mon manioc  
Et les peaux de mes bêtes  
Qui me servaient de vêtements

Avant ton sèche-linge...

Le soleil séchait mon linge  
Et ses rayons faisaient briller mon teint

Avant tes lampadaires...

La lune éclairait les sombres sentiers de mon village  
Et cette lune me permettait d'acquérir la tradition orale  
De mes ancêtres après leurs travaux champêtres

Le coq, le hibou, le soleil, la lune

Étaient mes compagnons fidèles  
Avant ton arrivée dans mon village

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY

## **Beaux Tam-Tams**

Tam-Tams des joies

Tam-Tams des danses

Tam-Tams des fêtes

Tam-Tams des guerres

Tam-Tams funestres

Tam-Tams d'unité

Tam-Tams qui chantent  
La gloire de la race

Tam-Tams qui élogent les rois

Tam-Tams des joies

Tam-Tams des pères ancestraux

Tam-Tams des mères ancestrales

Tam-Tams d'unité

Tam-Tams des chants mélodieux

Tam-Tams des champs

Ton peuple glorieux t'adore...

## À mes soeurs et frères des universités d'Afrique

Assis sous les feux de bois  
Mes soeurs et frères des universités bossent...

Ils bossent étalés sur leur natte sous la lampe à huile...  
Ils bossent sous les poteaux électriques importés de l'occident...

Mes frères et soeurs bossent sous la lumière de la bougie  
Qui pique ces yeux rêveurs...

Ils bossent le jour sous le soleil avec ces rayons larmoyants...  
Ils bossent la nuit sous la lune douce

Ils bossent sans relâche dans les salles de classe et bibliothèques  
Ils bossent dur comme des abeilles...

Ils bossent, ils bossent et ils bossent toujours  
Comme ces Blacks du temps des plantations...

Ils bossent dur pour un avenir meilleur...  
Ils bossent dur pour l'incertitude...

Ils bossent, ils bossent et ils bossent toujours  
Et à la fin de leurs études...

Ils se baladent dans les rues des capitales..  
En quête du travail inexistant...

Et ce désespoir infini...  
Et cette détresse qui naît...

Et ces frustrations de la part des leaders  
Qui se soucient très peu d'eux...

Et pire de l'avenir du continent  
Ne désespérez point soeurs et frères d'Afrique...

Ne désespérez point  
Car l'avenir vous appartient...

Vos peines ne sont qu'éphémères...  
Et votre bonheur éternel...

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY

### La bouche d'òrófó\*

Dis ton problème à ton peuple  
Et ta race viendra à ton secours

Dis tes maux à tes soeurs et frères  
Et ta race t'aidera...

Moi j'aime òrófó  
Mais je hais sa vanité...

Écoute, cesse de dire ce que tu n'es pas...  
Car c'est ce qui a tué òrófó  
Ne fais pas comme òrófó...  
Ouvre ton coeur à ta race

Dis tes vœux à ta race...  
Et ta race te supportera

Ne fais pas comme òrófó  
Tu sais...

Òrófó n'a que deux enfants  
Mais òrófó dit au monde entier  
Que son nid est débordé d'enfants...

Dis à ta race ce dont tu as besoin  
Car personne n'a jamais tout...

Si tu crois que tu as tout  
Même ta race refusera de te porter secours...

Ne fais pas comme òrófó  
Car c'est la bouche d'òrófó

Qui l'a rendu malheureux  
En lui faisant perdre ses deux enfants

\* Oiseau très vaniteux

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY

## **Les chants d'une féministe africaine**

J'adore leurs théories  
Car elles m'ont permis de combattre l'excision

J'adore leurs discours  
Car elles m'ont permis de rejeter le mariage forcé

J'adore certaines de leurs idées  
Car je suis une femme comme elles

Et j'emprunte chez elles  
Le "non" à l'oppression de la femme

Mais qui valorise mon contexte socio-culturel  
Car j'admire trop mon discours de complémentarité

Je suis féministe mais une féministe africaine

Car je veux travailler avec l'homme de ma patrie  
Pour dire "non" à l'impérialisme...

Je suis une féministe africaine

Parce que notre relation de compromis  
A solidifié notre foyer...

## Nostalgie

Ô terre des aïeux  
Tu me manques...

Ô manioc des champs qui gonflent  
Mon ventre sous les cocotiers

Tu me manques

Ô eau des rivières et des marigots  
Qui apaise ma soif

Tu me manques

Ô danse autour du feu  
Dans les cris de Tam-tams et de xylophones

Tu me manques

Ô chasse de brousse  
En quête de rats des champs...

Tu me manques

Ô terre des aïeux  
Je retournerai un jour

Pour que tu m'alimentes de la saveur  
De tes mets appétissants...

Ô terre des aïeux  
Je retournerai vers toi un jour

Car je suis étranger ici

Étranger sur cette terre de neige...

Sur cette terre qui n'est pas mienne

Ô terre des aïeux  
Je retournerai vers toi un jour...

Car ton sable rougeâtre des pistes m'attire...

Ô terre des aïeux  
Je retournerai un jour auprès de toi...

IBADAN UNIVERSITY LIBRARY

## Les pleurs d'un petit cireur

Mon Dieu qu'ai-je fait  
Pour mériter ce châtement...

Sous le chaud soleil  
Je cire des milliers de chaussures  
Pour gagner mon pain journalier

Déjà à cinq ans, seulement à cinq ans  
Me voici dans les rues des villes  
Qui me vêtent de leurs haillons

D'enfant de rue  
Et d'une brosse à chaussures dans les mains  
Pour servir un peuple qui ignore mon existence

Mon Dieu! Qu'ai-je fait.

Pour que les miens me poussent  
À cette misère enfantine

Suis-je né dans ces rues?  
Puisque ce ne sont qu'elles que je connais

Où sont les miens  
Responsables de mon sort calamiteux ?

Qu'ai-je fait pour mériter ce traitement ?  
Suis-je né pour subir ce joug comme la plupart  
De mes camarades abandonnés dans les rues ?

### **La vendeuse révoltée**

A partir d'aujourd'hui je quitte  
Je déserte ce maudit traitement  
Qui m'accable de noms divers...

Je refuse cet habit qui me relègue  
Au bas de l'échelle...

J'embrasse mon habit de dignité  
Qui me conduit vers les routes d'école...

Je ne serai plus celle-là  
Qui s'accroupit pour éplucher les oranges...

Pour ceux-là dont les regards  
Se jettent sur ma poitrine

Sur cette poitrine adolescente  
Qui porte mes petits seins pointus

Je quitte ce maudit traitement  
Qui fait abattre tous les yeux sur ma poitrine  
Et je pars pour l'école...

Où j'apprendrai à parler d'égale à égal  
Et où j'apprendrai le métier de sage-femme  
Pour aider mes soeurs

## La lanière de Dieu

Cette lanière de Dieu  
Ne châtie pas injustement

Seuls sont victimes  
Les démons sanguinaires...

Ce beau jour de soleil  
La lanière de Dieu a encore  
Frappé fort un rapace tueur d'âmes à Abuja

Et cette lanière de Dieu  
A anéanti sa proie sans pitié

Seulement des années et des années  
Cette lanière a frappé

Le créateur de camp Boireau  
Ensuite le sergent éliminateur de Tolbert  
Puis cette lanière s'est tournée vers Wazabanga...

Cette lanière de Dieu a toujours frappé  
Les mauvaises âmes sanguinaires

Et dans son silence et patience  
Frappera toujours ces loups

Car ces victimes se connaissent...

Ô cette lanière de Dieu  
Se promène encore

Et rendra toujours justice

En abattant ces démons sanguinaires

Qui sous leur règne  
Font périr des milliers d'âmes faibles  
Dans leurs cachots broyeurs d'humains...  
Coeur d'acier

Et moi je croyais toujours en cet amour  
Alors que pour lui, je n'existais plus

Ma beauté qu'il élogait tant  
Était fanée à ses yeux

Et de sa bouche sortit sans pitié  
C'est fini entre nous...

Je sais que tu as un coeur d'acier  
Et que tu supporteras le choc

Mais un coeur d'acier  
Connait aussi des douleurs

Je m'abattis malgré ce coeur  
Qu'il qualifiait d'acier sur mes genoux  
Larmoyant comme une femme violée

Après toutes ces années...  
Et tout était fini entre nous

Et lui rigolait  
Et moi, je souffrais  
Et d'un coup, j'éclatai en sanglots

Et soudain une voix de femme me dit  
Sèche tes larmes ma petite

## Les Immortels

Senghor

A toi, mes hommages  
Ta négritude nourrit mes pistes  
Et ma plume t'éloge...

Diop

L'Afrique de tes rêves  
Je la chante dès que  
Les coqs du village me réveillent

Laye

Grâce à toi  
A chaque jour qui naît  
Je revis mon enfance au village

Beti

Tes luttes ont préservé  
Les moeurs ancestrales  
Que ton fier peuple vénère toujours

Bâ

Mes soeurs d'Afrique  
Te rendent hommage...  
Leur voix ne connaît plus de silence

## Glossaire

- <sup>1</sup> Àpótí: petit tabouret chez les Yoruba
- <sup>2</sup> Grand-mère
- <sup>3</sup> Àgbo: Mixture d'eau, de feuilles et d'écorces d'arbre que l'on boit pour prévenir ou guérir des maladies
- <sup>4</sup> Àmàlà: Pâte d'igname en pays Yoruba.
- <sup>5</sup> Ewédú: sauce de légume
- <sup>6</sup> Iyán: igname pilée
- <sup>7</sup> Egúnsí: sauce de pastèque
- <sup>8</sup> Èbà: pâte de manioc
- <sup>9</sup> Ilá: sauce du gombo
- <sup>10</sup> Emu: vin de palme
- <sup>11</sup> Orógbó: La kola amère
- <sup>12</sup> Babaláwo: Charlatan
- <sup>13</sup> Alukoro: Sujet du chef qui propage les informations du chef aux habitants du village
- <sup>14</sup> Bálàlé: le chef du village.
- <sup>15</sup> Ère: statues
- <sup>16</sup> Ayò: Un jeu favori des Yorubas
- <sup>17</sup> Irókò: l'arbre d'iroko
- <sup>18</sup> Àlò oo: Conte oh, oh!

<sup>19</sup> Àlò oooo: Conte oh. oh. oh. oh!

<sup>20</sup> Àlò tí mo pa tí tí tí... : Conte que j'ai raconté maintes fois

<sup>21</sup> Ídí àlò mi rée ooo: Voici la fin de mon conte oh. oh. oh!

<sup>22</sup> Olódùmarè: Dieu

<sup>23</sup> Àlò tí mo gbó gbó gbó: Conte que j'ai entendu maintes fois

<sup>24</sup> Àlò tí mo gbó tí tí: Conte que j'ai entendu maintes fois

<sup>25</sup> Peuhl

<sup>26</sup> Ifá: divinité

<sup>27</sup> Ìyá òlòòsà: déesse

<sup>28</sup> Kìnhún: le lion

<sup>29</sup> Pot de chambre

<sup>30</sup> Dòdò: banane plantain frite

<sup>31</sup> Igi polosè: arbre de baobab

<sup>32</sup> Jini: créatures invisibles comme des diables

<sup>33</sup> Orisha: fétiche

<sup>34</sup> Bànté: caleçon traditionnel

### ***L'oeuvre***

En pays Yoruba, les vieillards, assis à même le sol, sous les arbres, autour du feu ou en pleine lune, racontent des histoires à leurs petits enfants. Suite à la colonisation du continent africain, l'écriture héritée des Blancs, permet de conserver la sagesse africaine comme il en est le cas dans *Mama Tutu et Cris Nègres*.

### ***L'auteur***

Ramonu Sanusi est professeur de français et de littérature francophone au Département d'Etudes Européennes de l'Université d'Ibadan. Titulaire d'un Doctorat de l'Université d'Oregon (Etats-Unis), Sanusi a enseigné la littérature africaine et caribéenne d'expression française à George Mason University en Virginie (Etats-Unis). L'auteur a publié entre autres *The Spirit Child* (2005), *Le bistouri des larmes* (2005) et *Septième Printemps / Seventh Springtime* (2006).

ISBN 978-978-48729-5-9



**Graduke Publishers 2010**  
Ibadan, Nigeria

